

UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE

Les comportements violents des adolescents envers leur parent : Conception  
différentielle et regard critique sur les modèles d'intervention.

Par

Marie-Claude Larouche

Essai présenté à la faculté d'éducation

en vue de l'obtention du grade de

Maître en éducation (M.Ed.)

Psychoéducation

Juin 2007

© Marie-Claude Larouche, 2007

UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE

Faculté d'éducation

Les comportements violents des adolescents envers leur parent : Conception  
différentielle et regard critique sur les modèles d'intervention.

Marie-Claude Larouche

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

M. Henri Mercier

Directeur d'essai

M. Marcel Trudel

Codirecteur d'essai

Essai accepté le 10 juin 2007

## SOMMAIRE

Le présent essai s'intéresse aux comportements violents des adolescents envers leur parent. La violence familiale a beaucoup été étudiée sous l'angle de la violence conjugale ainsi que de la violence parentale à l'égard des enfants, mais la problématique des comportements violents des adolescents envers leurs parents est encore bien peu connue malgré que plusieurs professionnels psychosociaux soient d'avis qu'elle serait en augmentation dans notre société.

La première partie de cet essai s'intéresse à distinguer l'agressivité de la violence. Les manifestations seront donc étudiées en regard d'une distinction entre un comportement agressif et un comportement violent où il y a une intention d'accaparer illégalement des biens ou de nuire aux personnes. Pour ce faire, une attention particulière est portée à la définition des termes où l'on retrouve une terminologie qui varie selon les auteurs et les courants de recherches. Ensuite, l'agressivité en regard de sa fonction normative dans le développement de la personne et ses formes sera documentée à partir des courants éthologique et psychodynamique qui se sont intéressées à faire état de ce qui est de l'ordre de la normalité et de ce qui est pathologique. Le premier objectif poursuivi par cet essai est de mettre en évidence la fonction normative de l'agressivité pour ensuite comprendre comment et pourquoi, pour certaines personnes, elle devient pathologique et donc violence. Cette distinction s'avère nécessaire pour conclure à des actes violents, qu'ils soient manifestés de façon physique, verbale, psychologique ou économique.

Ensuite, la problématique à l'étude, les comportements violents des adolescents envers leurs parents, sera documentée en regard des différentes théories explicatives. Une attention particulière sera portée aux enjeux développementaux de la période de vie qu'est l'adolescence, des formes que peut prendre la violence, de ses déclencheurs et ce, en tenant compte des caractéristiques individuelles, du milieu familial et de l'approche écosystémique. Par la suite, nous ferons appel aux théories cognitivocomportementales pour proposer un schéma explicatif de l'apprentissage de la violence, puis au point de vue psychodynamique afin de cerner la dynamique personnelle de l'adolescent violent. Trois dimensions seront traitées soit les aspects social, cognitif et affectif.

Dans un troisième temps, à partir de trois vignettes cliniques d'adolescents qui présentent des comportements violents envers leurs parents, nous tenterons de différencier les particularités à partir de l'analyse de l'interaction des dimensions internes et externes, qui motive le passage de l'agressivité à la violence. Nous proposons donc une méthode d'analyse qui permet de distinguer la violence et son sens selon chacune des situations présentées et ce, pour nous conduire vers une catégorisation de la violence. Nous ferons alors ressortir trois types distincts de violence soit celle réactive, proactive et proactive protectrice.

Dans un deuxième chapitre nous nous intéressons aux modèles d'intervention. Nous ferons d'abord état des programmes et stratégies d'intervention existants et de leur efficacité selon qu'ils s'adressent à une expression d'agressivité ou de violence d'un adolescent ou encore qu'ils visent les déficits que la problématique comporte. Nous présenterons les interventions qui s'adressent uniquement aux adolescents, celles qui visent uniquement les parents et celles qui considèrent l'ensemble des acteurs du conflit. Un constat sur les modèles d'intervention sera présenté en apportant un regard critique sur ceux-ci et ce, en fonction de leur efficacité et de la problématique spécifique à l'étude. Nous ferons ressortir qu'aucun programme recensé n'intervient spécifiquement sur la problématique de la violence des adolescents envers leurs parents, que les modèles recensés s'adressent de façon générale aux déficits comportementaux et relationnels ou, encore, sont dirigés contre la violence sans pour autant que celle-ci s'exerce envers les parents. De plus, nous ferons ressortir que dans les programmes proposés aux jeunes et à leurs familles la plupart n'évaluent pas l'origine de cette violence et ne tiennent pas compte des déclencheurs ce qui conduit à la proposition d'intervention qui se révèle être incomplète.

Finalement, en guise de conclusion nous proposons de relancer la recherche pour permettre une meilleure compréhension du phénomène et, conséquemment, l'ajustement de la pratique professionnelle aux particularités de chacune des situations où l'on retrouve la présence de comportements violents de l'adolescent envers son parent.

## TABLE DES MATIÈRES

<b>INTRODUCTION</b> .....	1
<b>PREMIER CHAPITRE : L'AGRESSIVITÉ ET LA VIOLENCE</b> .....	5
1. DÉFINITION DES TERMES .....	5
2. L'AGRESSIVITÉ : INSTANCE DU DÉVELOPPEMENT NORMAL ET FONCTION NORMATIVE DU COMPORTEMENT .....	9
2.1 Point de vue psychodynamique : les pulsions .....	9
2.2 Point de vue développemental .....	11
2.3 Point de vue éthologique .....	12
2.4 Synthèse des approches théoriques de l'agressivité .....	17
3. DU NORMAL QU'EST L'AGRESSIVITÉ AU PATHOLOGIQUE QU'EST LA VIOLENCE .....	17
3.1 Perspective évolutive de l'agressivité .....	19
3.2 Les déclencheurs de la violence .....	21
3.3 La famille et la violence .....	23
3.3.1 Point de vue systémique .....	24
3.3.2 Théorie de l'apprentissage .....	25
3.4 La violence selon la théorie psychodynamique .....	26
3.5 Synthèse des théories explicatives de la violence de l'adolescent envers ses parents .....	27
4. CONCEPTION DIFFÉRENTIELLE : DISTINCTION DE LA VIOLENCE ET DE SON SENS .....	28
4.1 Première vignette clinique : Julien, 16 ans .....	28
4.1.1 Analyse de la situation du geste violent de Julien .....	30
4.2 Deuxième vignette clinique : Paul, 14 ans .....	33
4.2.1 Analyse de la violence généralisée de Paul .....	35
4.3 Troisième vignette clinique : Luc, 16 ans .....	37

4.3.1	Analyse de la violence de Luc .....	40
4.4	Vers une catégorisation de la violence .....	42
<b>DEUXIÈME CHAPITRE : LES MODÈLES D'INTERVENTION .....</b>		<b>45</b>
1.	INTERVENTIONS ADRESSÉES UNIQUEMENT AUX ADOLESCENTS .....	46
2.	INTERVENTIONS ADRESSÉES UNIQUEMENT AUX PARENTS .....	52
3.	INTERVENTIONS ADRESSÉES CONJOINTEMENT AUX ADOLESCENTS ET À LEURS PARENTS .....	53
4.	CONSTAT SUR LES DIVERS MODÈLES D'INTERVENTION .....	56
<b>DISCUSSION ET CONCLUSION .....</b>		<b>60</b>

## INTRODUCTION

De nos jours la violence est une réalité omniprésente à laquelle notre société et, plus spécifiquement, les adolescents sont exposés. La violence et les comportements violents sont généralement utilisés pour exercer un pouvoir. Les parents crient après leurs enfants, les policiers vaporisent du gaz poivré sur les manifestants, les héros d'Hollywood utilisent des armes à feu et tuent pour sauver le monde. Les images violentes envahissent de plus en plus le privé et le public. En effet, dans certaines familles ou collectivités, la violence physique, psychologique et verbale est un moyen de communication accepté. Si cette situation dure depuis des années, voire des générations, elle est peut-être même devenue une coutume. Il y a donc lieu de se demander s'il y a plus de violence aujourd'hui ?

Les comportements violents des adolescents sont une problématique qui prend une ampleur considérable au sein de notre société, et ces comportements se manifestent dans leurs relations amoureuses, à l'école, dans leur(s) famille(s) ainsi que dans leur groupe de pairs. Cette augmentation des agissements violents chez les adolescents conduit à des préoccupations sociétales importantes tant sur le plan de la compréhension de la problématique que de l'intervention. Cette problématique a des répercussions importantes pour notre société sur le plan matériel par les coûts engendrés pour prévenir ses dommages par différents programmes et services, qu'ils soient sociaux ou judiciaires, ou pour les réparer par les indemnités versées aux personnes victimes d'actes criminels. Les impacts sur le plan interactionnel sont dommageables autant pour les jeunes qui se montrent violents que pour les personnes qui subissent leur violence. Les jeunes adolescents qui manifestent des comportements violents se voient souvent affectés grandement dans leur développement, et l'adoption de tels comportements a des conséquences non négligeables dans les différentes sphères de leur vie, individuelle, familiale et sociale, ce qui les conduit souvent dans l'inadaptation. Même nos gouvernements sont de plus en plus alarmés par ce problème de société qu'ils tentent d'éradiquer ou d'amoindrir en libérant des fonds

importants dans le réseau de la santé et des services sociaux, les services à la protection de la jeunesse, les services policiers et les services communautaires.

En 2003, selon une étude réalisée par Statistique Canada, plus de 84 000 jeunes âgés de 12 à 17 ans ont été accusés d'infractions criminelles pour une augmentation du taux de criminalité estimée à 5 % en un an. Le taux de crimes avec violence chez les jeunes aurait progressé de 3 %. De plus, on a relevé chez les jeunes une hausse des accusations d'homicide, de tentative de meurtre et de voies de fait. Ces données alarmantes ne montrent que la partie visible du problème, car elles concernent uniquement des jeunes qui ont été en état d'arrestation pour des délits. Or, on peut inférer que plusieurs autres adolescents ont utilisé la violence sans être arrêtés ou poursuivis.

De plus, ces données ne rendent pas compte du lien entre la victime et l'agresseur et reposent sur une conception criminelle de la violence qui exclut souvent une violence que l'on pourrait appeler « domestique » puisqu'elle s'exerce auprès des parents, des personnes âgées et autres. La violence familiale a beaucoup été étudiée sous l'angle de la violence conjugale ainsi que de la violence parentale à l'égard des enfants, mais la problématique des comportements violents des adolescents envers leurs parents est encore bien peu connue. Beaucoup de professionnels sont d'avis que la violence à l'égard des parents augmente dans notre société, mais il existe peu de statistiques pour appuyer ou contredire cette croyance. Ce manque de données peut en partie s'expliquer par le fait que la loi sur les jeunes contrevenants empêche l'accès à l'information relative aux accusations contre des mineurs. De plus dans les milieux tels les hôpitaux, les refuges et d'autres établissements comme les agences de protection de l'enfance, les agences de santé mentale pour les adolescents et les écoles, il arrive fréquemment qu'on ne reconnaisse pas le problème, qu'on ne consigne pas l'information ou qu'on ne déclare pas le problème (Cottrell, 2001). Cette problématique serait encore tabou ou inconsiderée.

Ce présent essai s'intéresse de façon spécifique à la problématique de la violence intrafamiliale du point de vue de l'utilisation de comportements violents des adolescents envers leurs parents. Les manifestations de cette violence seront étudiées en regard d'une



distinction entre un comportement agressif et un comportement violent où il y a une intention d'accaparer illégalement des biens ou de nuire aux personnes. Cette distinction s'avère nécessaire pour conclure à des actes violents, qu'ils soient manifestés de façon physique, verbale, psychologique ou économique.

Selon une étude récente réalisée au Québec, nous savons que 3 % des adolescents ont déjà usé de violence physique envers leurs parents. Ce chiffre augmente entre 10 % et 12 % chez les adolescents présentant des difficultés d'adaptation (Pelletier, Beaulieu, Grimard, et Duguay, 1999). Selon ces auteurs, 3 % des agressions physiques envers les parents requièrent des soins médicaux. Les agressions physiques consistent à pousser, bousculer, frapper et lancer des objets. Elles varient selon le sexe et auraient tendance à subir une lente progression entre 12 et 15 ans pour ensuite commencer à régresser vers l'âge de 16 ans. Les conséquences de cette forme de violence sont nombreuses autant pour les parents que pour les jeunes aux prises avec cette problématique conduisant souvent vers l'inadaptation sociale.

Le problème ici posé est celui de la définition de cette problématique, c'est-à-dire quand l'agressivité naturelle devient-elle violence et, à la suite d'un constat clinique et d'un manque de spécificité dans l'intervention, celle-ci se solde-t-elle par des représailles communes que l'on veut dissuasives ? Le présent essai vise à mieux cerner le problème de la violence et de sa source qui est l'agressivité. Dit autrement, qu'est-ce qui pousse un individu à recourir à la violence ou encore qu'est-ce qui ne lui permet pas de contenir l'affect ou de le symboliser ? Comprendons-nous bien ce qui pousse un jeune à utiliser la violence, et la fonction quelle joue dans les dynamiques relationnelles intrafamiliales ?

Afin de répondre aux questions posées, il faut d'abord s'attarder aux sources de la violence et à son intensité. En ce sens, une considération est de mise, celle de la différence entre l'agressivité et la violence. Si l'observation clinique place l'agressivité au cœur de la violence, l'on doit expliquer quand l'agressivité devient violence et s'il y a présence d'une agressivité diffuse génétique, non liée aux circonstances et échappant au contrôle interne. Nous tenterons donc, dans cet essai sur la violence de l'adolescent envers son parent, de

présenter les différentes théories explicatives de la violence, soit psychodynamique, comportementale, éthologique et écosystémique. De plus, l'étiologie de la problématique, les formes qu'elle prend ainsi que les conséquences méritent aussi notre investigation. Le premier objectif de notre étude nous amène à présenter une recension des écrits sur le sujet pour ensuite proposer une conception différentielle des causes de l'utilisation de tels comportements et de la fonction de leur utilisation illustrée par des vignettes cliniques.

Le deuxième objectif poursuivi par le présent essai est de faire état des programmes et stratégies d'intervention existantes traitant la problématique, de leur rationnel dans leur application ainsi que de leur efficacité. Cette information permettra ensuite d'apporter un regard critique ainsi que des recommandations en fonction des distinctions apportées par la recension d'écrits sur la problématique. En effet, les questions posées quant à la compréhension de la problématique soulèvent aussi d'autres questionnements en regard des traitements proposés. Existe-t-il des programmes qui interviennent spécifiquement sur cette problématique? Nous savons en effet que les approches cognitives et comportementales sont souvent utilisées dans les programmes proposés aux jeunes et à leurs familles, mais ont-elles préalablement évalué l'origine de cette violence? Interviennent-elles en considérant les facteurs individuel, parental et familial?

Enfin, en synthèse, nous proposons une démarche évaluative de l'acte violent et des interventions correctives de celui-ci. C'est-à-dire, que nous répondrons à la question quelles stratégies d'intervention se révèlent efficaces et tiennent compte de la complexité du phénomène et des différences individuelles qui sous-tendent la motivation à l'agression, à la violence?

## PREMIER CHAPITRE: L'AGRESSIVITÉ ET LA VIOLENCE

### 1. DÉFINITION DES TERMES

Lorsqu'on traite de la violence, il est nécessaire de distinguer le concept de violence de celui d'agressivité. L'utilisation des termes varie dans les écrits et peut amener le lecteur à être confondu devant les définitions proposées. Généralement les auteurs s'entendent pour distinguer un comportement qui est d'ordre instinctif et réagit de celui qui est planifié et agi avec intentionnalité, mais ils n'utilisent pas nécessairement les mêmes appellations. Certains nous parlent des formes sans s'attarder à définir ce que sont l'agressivité et la violence, et d'autres parlent de la problématique en n'utilisant qu'un seul des deux termes mais en spécifiant la distinction entre un comportement réactif de l'ordre instinctif et un comportement actif de l'ordre de l'action apprise. Ceci rend la lecture sur le sujet encore plus confondante.

Tout d'abord, Bergeret (2000), selon une conception psychodynamique de la normalité et de la psychopathologie, définit la violence comme un simple instinct de survie. La personne tend à protéger sa sécurité affective, physique et sociale de ce qui l'entoure et la menace. Selon lui, la manifestation de la violence se fait contre tout autre qui est de l'ordre d'un non soi. D'autres auteurs vont dans le même sens que Bergeret, s'inspirant de Freud qui conçoit la violence comme un instinct primitif et élémentaire d'autoconservation, commun à l'homme et aux animaux. Le but essentiel de cet instinct, dès l'enfance, serait la protection physique et affective du sujet, tout en demeurant exempt de toute méchanceté (Houzel, Emmanuelli et Moggio, 2000). Dans ce contexte, l'appellation *violence* représente une action motrice défensive, soit le geste posé face à un environnement menaçant. Quant à elle, l'agressivité est présente lorsque l'individu voit autrui comme une personne ayant un sens précis et identifiable, qu'il associe l'autre à des conflits affectifs du passé et use donc de comportements agressifs envers lui (Bergeret, 2000). Selon cet auteur, il ne s'agirait pas du besoin de défense naturelle mais plutôt de la haine, du sadisme, c'est-à-dire du plaisir à agresser l'autre. Sa conception est celle d'une agressivité liée qui est agie par un individu

dans une relation d'objet. Houzel *et al.* (2000) renforcent aussi cette définition de l'agressivité en mentionnant qu'il est question des attitudes ou des comportements qui visent à porter atteinte à l'intégrité physique ou psychique d'un autre être, voire à le détruire.

D'un point de vue éthologique, l'agressivité se caractérise par un comportement inné qui a une fonction défensive et qui, à son origine, n'est pas lié à une émotion, n'est ni planifié ni organisé pour atteindre un but instrumental (Laborit, 1994). Les mécanismes en jeu seraient la conséquence de l'organisation innée du système nerveux. Laborit (1994) souligne que c'est l'apprentissage qui transforme la réponse innée. L'agressivité selon lui est une réponse innée de lutte à l'environnement. Lorsqu'elle devient structurée et apprise, c'est-à-dire une réponse conditionnée et renforcée au contact de l'environnement, elle ne serait plus uniquement de l'ordre d'un comportement instinctif mais plutôt de l'ordre de l'action qui a une intentionnalité, un but instrumental. Cette agressivité devient alors la caractéristique d'un agent qui utiliserait cette énergie contre un ensemble organisé. De plus, Lorenz (tiré de Houzel *et al.*, 2000), à l'instar du courant psychanalytique, va dans le même sens en supposant l'existence d'une pulsion agressive qui peut être décrite comme une énergie spécifique accumulée et qui, à un moment donné, nécessiterait une décharge. Cela peut paraître s'opposer à la définition de la violence de Bergeret (2000), elle aussi inspirée du courant psychanalytique. Or, elle ne s'y oppose pas réellement. Certes, la décharge de l'agressivité, la réponse motrice, est vue comme de la violence, mais il y a aussi affirmation de l'existence d'une pulsion agressive à l'origine du comportement. Quant à Laborit (1994), il ne définit pas clairement la violence, car il considère l'agressivité à partir de sa source instinctive à l'apprentissage de ses comportements. Celui-ci use donc uniquement de la terminologie agressive en apportant une distinction entre un comportement instinctif et un comportement appris renforcé par l'obtention de gains dans l'environnement.

Les termes violence et agressivité se retrouvent très souvent confondus ou indifféremment utilisés pour désigner des réalités variées. Ainsi, nous retrouvons une conception de l'agressivité qui est associée à la grande catégorie des troubles de comportement extériorisés selon la catégorisation d'Achenbach (1991) dans l'outil

d'évaluation le *Child Behavior Checklist (CBCL)*. Les enfants et les adolescents qui ont des difficultés significatives d'interaction avec un ou plusieurs éléments de l'environnement scolaire, social ou familial, s'exprimant par des comportements délinquants, de l'opposition et de l'agressivité, se retrouvent dans cette catégorie. Le problème d'agressivité du jeune, lorsque plus sévère, peut aussi être défini comme une conduite antisociale se rattachant aux troubles des conduites tels que définis par le DSM-IV. Ce trouble se caractérise par la manifestation répétée de comportements agressifs tels que la provocation de bagarres, les menaces ou l'intimidation, la cruauté envers les personnes ou les animaux et la destruction de biens matériels. Nous pouvons constater que dans les catégorisations du DSM-IV et du CBCL, il n'y a pas de différenciation dans la terminologie pour distinguer un comportement réactif, pulsionnel et instinctif, d'un comportement actif, planifié et avec une intention.

D'autres auteurs ont investigué les formes dites d'agressivité. Dumas (1999) considère une agressivité active et une agressivité réactive. La distinction entre l'agressivité active et l'agressivité réactive se base sur les critères diagnostiques des troubles du comportement du CBCL et du DSM-IV. Certains comportements sont plutôt de nature active (ex.: « brutalise, menace ou intimide », « commence les bagarres »), d'autres, plutôt de nature réactive (ex.: « est fâché ou rancunier », « ment pour échapper à des obligations »). Les processus affectifs et cognitifs qui sous-tendent ces deux formes sont différents. L'agressivité réactive reflète une interprétation hostile du comportement d'autrui, s'accompagne d'un niveau élevé d'émotions négatives telles la colère ou la menace et n'a pas nécessairement de but précis. L'agressivité active repose moins souvent sur une interprétation particulière du comportement et est plus précise. Elle a habituellement un but instrumental ou hostile (Dumas, 1999). Dans le même ordre d'idées, selon Grana Gomez, Andreu, Rogers et Lasprilla (2003), l'utilisation de comportements agressifs peut être expliquée à partir de deux catégories de motivations qui s'apparentent aux définitions de l'agressivité active et de l'agressivité réactive. La première est due à l'expression d'émotions anxiogènes, de stress et de peurs, amplifiée par une difficulté à s'autocontrôler, une tendance à l'irritabilité et une faible tolérance à la frustration. La

deuxième s'attribue des fins instrumentales qui justifient l'agressivité, ou indifféremment la violence, et qui est renforcée par l'obtention de gains sur les plans matériels ou relationnels.

La catégorisation à partir du terme « agressivité » est en partie explicable à la lumière d'une définition présentée dans le dictionnaire français le *Petit Robert* (1984). Le dérivé du terme « agressivité » qui caractérise l'action agressive, soit le terme « agression », renforce l'idée de l'acte. L'agression est définie comme une attaque contre les personnes ou les biens protégés par la loi pénale ou comme une attaque violente contre une personne. Il n'est donc pas surprenant de voir le terme comportement agressif utilisé dans la catégorisation du trouble des conduites défini par le DSMI-IV puisqu'il fait référence à une agression. Cette définition induit elle-même l'aspect violent de l'acte même si son origine fait référence au terme agressivité.

Tous les auteurs recensés s'accordent pour faire une distinction entre un comportement instinctif et réactionnel et un comportement acquis et intentionnel, mais ils n'emploient pas nécessairement la même terminologie. Pour le présent essai, les définitions retenues seront celles proposées par Laborit (1994) en accord avec celles du dictionnaire français le *Petit Robert* (1984). Selon cette source, l'agressivité est une manifestation de l'instinct d'agression, c'est-à-dire l'instinct fondamental de l'être vivant, lié selon les uns à la destruction, et selon d'autres, à l'affirmation de soi. Quant à elle, la violence se définit comme le fait d'agir sur quelqu'un ou de le faire agir contre sa volonté en employant la force brutale ou l'intimidation. En général, les philosophes et les spécialistes des sciences humaines adhèrent à cette définition de la violence (Leblanc, 1990). Dans cet essai, l'agressivité sera donc considérée à la base comme une énergie, un instinct pulsionnel qui a une fonction de défense naturelle alors que la violence est l'agressivité agie et dotée d'une intentionnalité, d'un but instrumental. La violence sera vue comme le résultat d'un comportement appris, renforcé par l'environnement pour l'obtention de gains sur le plan matériel ou relationnel et considéré comme étant inadapté par la société.

Bien que l'agressivité et la violence soient deux concepts intimement reliés, la pulsion agressive étant à l'origine du comportement violent, il s'avère important de les

préciser pour bien comprendre quand cette agressivité naturelle chez l'être humain devient violence et est dite pathologique.

## **2. L'AGRESSIVITÉ: INSTANCE DU DÉVELOPPEMENT NORMAL ET FONCTION NORMATIVE DU COMPORTEMENT**

La tendance générale dans les sociétés occidentales est de réprimer l'agressivité. Une manifestation d'agressivité doit être arrêtée ou réprimandée. Pourtant, tout être humain, dès la naissance, est doté d'une agressivité qui a une fonction importante pour sa survie et le développement de son identité. Les différentes théories n'expliquent pas toutes l'aspect normatif de l'agressivité, certaines traitant uniquement de la violence. L'éthologie humaine et la psychodynamique se sont intéressées à faire état de ce qui est de l'ordre de la normalité et de ce qui est pathologique alors que les théories écosystémique et behaviorale n'ont pas, à notre connaissance, étudié cet aspect normatif de l'agressivité. Les auteurs qui seront cités dans ce présent chapitre sont ceux qui ont traité de l'aspect instinctif et pulsionnel dans le développement de l'identité, dont Laborit (1994), dans une perspective éthologique, Bergeret (2000), dans un cadre de référence psychodynamique et Golse (2001), dans une perspective développementale d'un point de vue psychanalytique et éthologique.

### **2.1 Point de vue psychodynamique: les pulsions**

Tout d'abord, Bergeret (2000), inspiré principalement des travaux de Freud, propose une définition des pulsions. Pour situer les pulsions, il faut, selon lui, considérer les excitations auxquelles est soumis l'organisme. Deux types sont identifiés, soit les excitations extérieures, discontinues et circonstancielles auxquelles on peut se soustraire par la fuite et les excitations endogènes qui entraînent une angoisse. L'auteur indique que cette pression correspond à ce que recouvre le terme besoin dans le sens des besoins primaires qui assurent la survie: il s'agit de la faim, de la soif et de la nécessité de procréer pour assurer la survie de l'espèce. Il n'y a évidemment aucune possibilité de s'y soustraire contrairement aux excitations extérieures. C'est à ce type d'excitations qu'on donne le nom de pulsions communes à tous les êtres humains. Deux types de pulsions sont relevées par

l'auteur, soit les pulsions sexuelles et les pulsions d'auto conservation. C'est-à-dire que la pulsion libidinale pousse l'organisme à rétablir un état antérieur de bien-être (sous le principe du plaisir), donc à conduire des activités motrices qui sont orientées vers une pulsion de vie, qui permettent l'autoconservation et l'actualisation des pulsions sexuelles.

Pour mieux comprendre comment les pulsions sont en lien avec l'agressivité, il faut examiner les quatre aspects principaux de la pulsion, soit la *source*, la *poussée*, le *but* et *l'objet* (Bergeret, 2000). La *source* fait référence à un processus somatique qui déclencherait au niveau psychique un état de tension, d'excitation, et également à la zone de l'organisme où ce processus somatique se déroule, le processus somatique étant la sensation physiologique ressentie. Le terme *poussée*, lui, désigne l'aspect dynamique et le moteur de la pulsion. C'est une tendance active pour répondre à la pulsion qui, elle, a la capacité de déclencher la motricité. Le *but* de la pulsion est toujours la disparition de la tension qu'elle a elle-même générée. Cette disparition est possible grâce à la *poussée* qui est une décharge à l'extérieur du système de l'énergie, une action sur l'objet de la pulsion ou son symbole. Le quatrième aspect, *l'objet*, est ce en quoi ou par quoi la pulsion peut atteindre son but. Cette conception théorique de la pulsion amène une représentation du processus d'actualisation de l'agressivité qui prend sa source au niveau pulsionnel. Bergeret (2000) nous parle d'une réaction de défense employée sans joie ni culpabilité et qui apparaît lorsque la personne s'estime menacée par un objet extérieur plus ou moins bien déterminé et menacée de façon vraiment essentielle, vitale, voire existentielle. Cette réaction de défense, de lutte contre l'angoisse inscrite dans le danger en est une de défense, de conservation. Donc, l'action motrice agressive (la poussée de la pulsion) serait une défense naturelle qui prend sa source dans la pulsion d'autoconservation qui permet la vie. Cette conception nous permet de voir que l'agressivité est à la base une réaction normale de lutte manifestée par le corps pour répondre à un besoin et, par le fait même, assurer sa survie.



## 2.2 Point de vue développemental

D'un point de vue développemental, Golse (2001) traite de l'agressivité chez l'enfant en développement selon un point de vue psychodynamique de la construction de l'identité à partir des trois instances psychiques, soit le « Ça », le « Moi » et le « Surmoi ». Le « Ça » est le réservoir de l'énergie psychique et le pôle pulsionnel qui existe dès la naissance. Le « Moi » se développe à partir du « Ça » et se différencie progressivement jusqu'à l'acquisition du principe de la réalité, où il comprend qu'il est un être distinct des objets qui l'entourent. Le « Surmoi » se construit alors dans la relation avec l'environnement par l'intériorisation des interdits qui formeront chez la personne sa conscience morale.

Golse (2001) décrit l'agressivité en terme d'activité et de décharge motrice. Selon lui, il y aurait l'agressivité endogène ou constitutive et l'agressivité exogène ou réactionnelle. Au cours de la première année de vie d'un enfant, l'agressivité est vue comme une réponse aux frustrations inévitablement engendrées par l'environnement. Il s'agit de l'agressivité exogène ou réactionnelle, qui, lorsqu'elle parvient à être assumée, puis maîtrisée, conduit au principe de réalité. Golse (2001) rapporte que l'agressivité serait à l'origine du principe de réalité, car la motricité donne au corps un sentiment de réalité. L'agressivité entraîne alors l'émergence du processus de différenciation du « Moi » d'un non « Moi », plus tardivement et avec le concours de l'éducation. Lorsque l'objet relationnel est suffisamment différencié et que le « Moi » est formé, les manifestations d'agressivité entraînent l'apparition de la culpabilité, qui forme les bases du développement du « Surmoi ». La culpabilité engendre à son tour l'apparition d'un mécanisme de réparation. L'agressivité se transforme alors en chagrin et en sentiment coupable, mais, si l'enfant parvient à supporter normalement cette culpabilité, cette agressivité dite endogène ou constructive lui donne accès aux fonctions sociales telles que l'empathie et l'intériorisation des interdits.

Golse (2001) ajoute qu'à partir de la deuxième année de vie, l'agressivité chez un enfant est particulièrement prégnante, accompagnant l'émergence du « Surmoi ». À cette

phase, caractérisée par la revendication de l'autonomie, l'agressivité a, alors, une valeur constructive chez l'enfant. Elle permet l'affirmation du « Moi », et la culpabilité ressentie lorsque l'enfant rencontre un interdit lui fait vivre de la frustration qu'il apprend à tolérer. C'est au terme d'un long processus que le conflit œdipien apparaît et fait évoluer les fonctions du « Moi » pour aboutir à la formation du « Surmoi ». L'agressivité joue aussi un rôle important dans le processus identificatoire qui résulte du conflit œdipien. C'est-à-dire qu'à cette période, située entre trois et cinq ans, l'enfant va vivre la culpabilité de ses désirs agressifs envers le parent du même sexe, auquel il peut s'identifier, pour pouvoir s'approprier l'amour exclusif de l'autre parent. L'intériorisation de cet interdit est centrale dans le développement du « Surmoi » de l'enfant, car l'investissement par amour de ses parents l'amène à ne pas transgresser les règles qui lui sont imposées. L'issue du conflit œdipien permet à l'enfant de se reconnaître comme un sujet distinct de ses parents et de s'identifier à des modèles en intériorisant leurs interdits et en réfrénant l'expression de l'agressivité endogène ou en la sublimant.

L'agressivité selon Golse (2001) persistera dans son rôle de structuration et d'affirmation du « Moi » tout au long de l'enfance, puis de l'adolescence, en particulier, à la puberté, où la réactivation de la problématique œdipienne avec la culpabilité qui s'en suit provoque une nouvelle flambée pulsionnelle. L'agressivité à cette période se manifestera à travers l'opposition à l'entourage et le rejet des valeurs de la famille et, plus largement, de la société. L'adolescent cherche à se différencier et à acquérir plus d'autonomie. L'agressivité se rejoue à ce moment, car l'enfant, s'étant identifié à un modèle et ayant intériorisé les interdits associés au système de valeurs des parents, cherche alors à s'en dissocier pour trouver sa propre identité. Ce processus de rejet comporte une agressivité nécessaire qui permettra à l'adolescent de s'affirmer et d'exister comme étant une entité différente de celle de ses modèles identificatoires, soit ses parents.

### 2.3 Point de vue éthologique

Laborit (1994), qui a étudié l'agressivité du point de vue éthologique, a parlé de l'agressivité à partir du concept d'instinct dans une optique de préservation de

l'homéostasie, l'homéostasie étant considérée comme la recherche de l'équilibre par la stabilisation chez les organismes vivants des différentes constantes physiologiques, qui permet le bien-être et la vie. Par sa constitution, le corps humain cherche à maintenir son équilibre entre ses besoins fondamentaux et son environnement. Un organisme parvient à obtenir son équilibre interne, son homéostasie, en agissant sur son environnement de façon à y maintenir ou à y rétablir les caractéristiques qui ne risquent pas de perturber cette homéostasie. D'après cet auteur, les variations énergétiques qui apparaissent dans l'environnement stimulent certains muscles qui mobilisent l'organisme et provoquent deux grands types de comportements instinctifs, non conditionnés. Le premier est déclenché par le fait de devoir assouvir ses besoins fondamentaux, soit boire, manger ou copuler, et le second répond au besoin de sauvegarder son existence par la lutte ou par l'abandon de la lutte pour la fuite. La réaction de lutte contient une nécessaire agressivité.

Laborit (1994) considère trois types d'agressivité instinctive. Tout d'abord, l'agressivité prédatrice. Elle s'inscrit à l'origine en réponse à un besoin primaire de conservation, celui de se nourrir, et est de l'ordre d'une pulsion innée commune à l'être humain et à l'animal. Elle a pour spécificité de répondre à un besoin fondamental et elle ne s'accompagne généralement pas d'affectivité. Cette agressivité dite prédatrice s'exerce sur un individu d'une autre espèce que l'espèce concernée. Par contre, elle peut aussi s'exercer envers la même espèce, mais à ce moment, le but n'est pas de manger l'autre mais plutôt de lui prendre son bien. Nous pouvons illustrer ceci par l'exemple d'un enfant nouveau-né qui se verrait enlever sa source de nourriture alors qu'il ne serait pas rassasié. Celui-ci pourrait présenter de l'agressivité, qui serait observable par le fait de mordre, de crier, de faire des mouvements agressifs de bras et de jambes ou autres. Cela représente les réflexes innés. Ce réflexe s'explique physiologiquement par le fait que les voies sensorielles détectent des changements survenus dans l'environnement, qui mettent en jeu l'homéostasie interne et avertissent les centres sensori-moteurs qui eux réagissent en faisant fonctionner l'appareil moteur (Laborit, 1994). Ce type d'agressivité peut aussi être associé à ce que Golse (2001) décrit lorsqu'il parle d'agressivité exogène ou réactionnelle.

Un second type d'agressivité relève lui aussi d'un comportement inné de lutte, soit l'agressivité défensive (Laborit, 1994). Elle serait provoquée par un stimulus aversif ou douloureux. Lorsque la fuite ou l'échappement est impossible, la lutte, la confrontation, l'agressivité apparaissent afin de détruire ce stimulus. Cette agression répond à l'agression du milieu, quel qu'en soit l'agent responsable. Elle n'est pas planifiée et organisée, elle se manifeste uniquement de façon spontanée et réactionnelle. Nous pouvons illustrer ceci par l'exemple d'un enfant absorbé par son jeu qui se ferait prendre brusquement par un adulte et, dans un mécanisme de lutte, se mettrait à se débattre en frappant, mordant ou autres afin de se libérer de cette contrainte ou limitation exercée par l'adulte, ici considéré comme l'agent aversif. L'homéostasie coïncide ici avec la conservation d'un état de bien-être ou avec le principe de plaisir suivant la terminologie freudienne, qui est menacé et qui provoque un comportement agressif instinctif.

Laborit (1994) traite aussi d'un troisième type, soit l'agressivité d'angoisse, qui se caractérise par une explosion agressive en réponse motrice à l'angoisse. Elle ne répond pas aux facteurs qui ont provoqué cette angoisse mais permet d'abandonner l'inhibition de l'action (réaction de fuite) pour une activité motrice. Lorsque l'agressivité se manifeste, il est question de réaction de lutte face à l'environnement. C'est ici la peur qui est considérée comme étant à l'origine de la lutte. L'anxiété est souvent décrite comme une peur sans objet apparent légitime. L'existence d'un tel objet déclencherait la réaction de défense, de lutte, donc l'action. Dans les situations où apparaît cette forme d'agressivité, un stimulus surajouté, qui normalement n'aurait pas entraîné d'agressivité, peut transformer l'ensemble du comportement. La personne cherche à retrouver son équilibre interne, et la réponse motrice agressive apparaît de façon instinctive dans un mécanisme de défense. Nous pouvons illustrer ceci par l'exemple d'un enfant qui aurait peur des monstres et qui se retrouverait, par exemple à l'Halloween, en présence de quelqu'un déguisé en monstre qui le ferait sursauter. L'enfant pourrait alors frapper la personne déguisée dans une réaction défensive et instinctive.

Selon Laborit (1994), les comportements agressifs instinctifs répondent, dans un premier temps, à un besoin fondamental de protection et de survie. Dans un second temps,

lorsque le comportement devient appris, il permet à l'être humain de se développer et de progresser en société, car celui-ci a appris à lutter et à fuir lorsque la situation le demande. L'apprentissage se réalise à partir des variations physiologiques ressenties par le corps, issues de déséquilibres internes ou de changements environnementaux. Ces variations vont stimuler certains neurones de la région hypothalamique et avertir le cerveau de l'existence d'une perturbation. Le cerveau va alors engager une action, soit interne, soit externe pour remédier à la perturbation afin de retrouver l'homéostasie. Parvenir à l'homéostasie provoque un état de plaisir qui met en jeu le faisceau de la récompense et qui sera mémorisé grâce au système limbique et reproduit aussi souvent que possible. De la même façon, le fait de ne pas parvenir à l'homéostasie provoque un état de déplaisir qui, lui, met en jeu le faisceau de la punition qui sera également mémorisé grâce au système limbique et sera dorénavant évité dans la mesure du possible. (Laborit, 1994). Ce qui à l'origine n'était qu'un comportement instinctif devient alors un comportement appris. Cela conduit l'être humain à adopter des stratégies d'évitement liées à la punition en adoptant la lutte par l'action ou la fuite par l'inhibition de l'action. Le comportement agressif appris est une réaction de lutte. Lorsque l'agressivité, présente dès la naissance de façon instinctive, est apprise et renforcée par le faisceau de la récompense, elle résulte alors d'une stratégie d'adaptation à l'environnement et à l'adversité. On constate que chacune des phases du développement humain comporte des besoins spécifiques, des problèmes à résoudre pour pouvoir accéder à une autre phase, comme on l'a vu précédemment avec Golse (2001). L'agressivité apprise, fonction de lutte, est alors nécessaire pour permettre à l'être humain d'évoluer, de s'affirmer et de se différencier.

Nous pouvons aussi noter que certaines de ses formes sont socialement acceptées, voire prônées. Prenons par exemple l'agressivité défensive telle que décrite par Laborit (1994), qui à l'origine est un comportement instinctif. Lorsque ce comportement devient appris, récompensé par l'atteinte de l'équilibre interne, il peut devenir une stratégie de protection, de défense qui, à certains moments, paraît acceptable. Par exemple, lorsqu'une personne se défend contre un agresseur, ce qu'on appelle aussi la légitime défense, l'agressivité apprise devient alors légitime pour la société. Dans ce cas, elle a la même

fonction instinctive qu'à son origine, soit la protection, l'autoconservation, mais cette fois, elle n'est pas une réaction motrice aveugle, car la personne perçoit le danger contre lequel elle pose une action pour se protéger. De plus, on peut aussi mentionner la présence de l'agressivité lorsqu'une personne veut se défendre contre l'injustice, ce qu'on appelle dans un langage courant « se battre » pour faire valoir son point de vue et conserver son intégrité. Dans plusieurs situations de ce genre, l'agressivité est acceptable, voire nécessaire à l'être humain qui vit en société. C'est ce que Golse (2001) soulève lorsqu'il parle de l'agressivité qui permet l'affirmation du « Moi », c'est-à-dire qui permet à la personne d'exister et de résister aux tendances destructives de l'environnement.

L'agressivité de compétition est une autre forme relevée par Laborit (1994) de l'ordre des comportements acquis, qui est acceptée par la société. C'est une forme que l'être humain partage à la base avec l'animal. Elle a pour but de préserver l'instinct de propriété, qui est un comportement acquis, et non inné, qui résulte de la compétition avec un intrus pour la conservation d'objets et d'êtres gratifiants. Du point de vue physiologique et environnemental, la mise en relation du système nerveux avec des objets ou des êtres au sein d'un espace amène des renforcements lorsqu'il y a obtention de la gratification ou encore quand cela permet le maintien ou le rétablissement de l'équilibre biologique. Ce renforcement peut donc être considéré comme un besoin acquis, à même d'engendrer une pulsion et de motiver l'action capable de la satisfaire (Laborit, 1994). Dans nos sociétés modernes, l'agressivité de compétition est omniprésente. Il suffit de regarder le monde du sport, de la politique et de l'économie, où cette forme est plus qu'acceptée, elle est prônée, voire enseignée et synonyme de réussite. Elle est elle-même à l'origine de notre civilisation industrielle, qui a permis aux techniciens et bureaucrates d'acquérir une dominance, le pouvoir. La socioculture par la compétition aboutit à l'établissement de hiérarchies que l'on retrouve dans tous les pays du monde ainsi que dans toutes les entreprises. Ce qu'il est convenu d'appeler enseignement et éducation consiste d'ailleurs à apprendre à l'enfant et, ensuite, à l'adolescent à pénétrer le plus tôt possible dans un système de production et à acquérir les informations techniques qui leur permettront d'y gravir les échelons. C'est la recherche de la dominance par l'intermédiaire de l'acquisition de cette information

technique, base de toute promotion sociale, qui motive l'enseignement. À cet égard, Laborit (1994) développe une illustration de la normalité de cette forme d'agressivité qui permet aux dominants de conquérir et de conserver leur dominance. Selon lui, elle est si bien ritualisée et institutionnalisée qu'elle est devenue inapparente et a même pris l'aspect du droit, de la justice et de l'absence d'agressivité.

Il faut se souvenir que les transformations sociales les plus profondes des sociétés humaines n'ont pu voir le jour que grâce à des révolutions, réactions de lutte, qui ont renversé les rôles et assuré la dominance aux anciens dominés. L'agressivité de compétition apprise et renforcée par la société n'est pas reconnue ainsi et nous oublions trop souvent qu'elle balise plusieurs autres comportements humains. Ce qui à la base était sain et effet d'un instinct de protection est devenu au fil du temps une façon de vivre qui crée des inégalités sociales et des actions de violence résolument pathologiques.

#### **2.4 Synthèse des approches théoriques de l'agressivité**

Que ce soit du point de vue individuel ou social, l'agressivité doit, à prime abord, être reconnue comme étant normative et nécessaire pour la survie et le développement de l'être humain. Il est essentiel de bien saisir toute l'importance qu'elle a dans la vie de l'homme pour ensuite pouvoir comprendre pourquoi et comment elle peut devenir pathologique et conduire certaines personnes vers l'inadaptation et la criminalité. Mentionnons ici que le concept d'inadaptation est évidemment opposé à ce qu'entend la société comme étant l'adaptation, en d'autres termes, la façon acceptable de vivre dans un environnement social, soit la famille, l'école, le monde du travail et la société en général.

### **3. DU NORMAL QU'EST L'AGRESSIVITÉ AU PATHOLOGIQUE QU'EST LA VIOLENCE**

Dans le précédent chapitre, nous avons fait état de l'agressivité sous l'angle de la normalité en examinant sa fonction dans le développement de la personne, ses déclencheurs et ses diverses expressions. Le présent chapitre s'intéresse à comprendre comment et pourquoi ce comportement peut devenir agression et violence à l'adolescence, les formes que cette violence peut prendre envers les parents ainsi que les conséquences qu'elle

engendre. Nous traiterons donc de l'état pathologique de l'agressivité, c'est-à-dire la violence.

Tout d'abord, la notion de pathologie est définie comme étant un état qui s'oppose inévitablement au concept de normalité, laquelle est dépourvue de tout caractère exceptionnel et se révèle conforme au « type » le plus fréquent (*Petit Robert*, 1984). La pathologie est donc un état qui s'écarte du « type » normal propre à l'individu dit moyen. De plus, le concept de pathologie induit la notion de souffrance. Un état dit pathologique implique nécessairement une certaine souffrance qui altère de façon significative le fonctionnement de la personne, soit à cause d'une condition physique pathogène, la maladie, ou à cause d'une souffrance psychologique ou encore à cause d'un malaise occasionnée par le vécu en société qui crée l'inadaptation. Pour pouvoir identifier la normalité ou la pathologie lorsqu'on parle de comportements humains, il faut donc systématiquement se référer à une norme qui s'inscrit dans un cadre social, c'est-à-dire ce qui est considéré comme étant acceptable au sein d'un environnement social. Laborit (1994) note qu'on ne peut considérer normal l'individu sans tenir compte de son contexte socioculturel, car les comportements humains dit normaux s'inscrivent dans une société donnée, suivant l'époque et l'échelle de valeurs qu'elle a historiquement établies. Vitaro et Gagnon (2003) vont dans le même sens en mentionnant que la nature essentiellement sociale de l'être humain exige évidemment que tout diagnostic est posé dans un contexte social. Dès lors, ils considèrent les comportements violents comme étant un trouble du comportement, comme nous l'avons déjà mentionné dans le chapitre « Définition des termes » de ce présent essai.

Plusieurs auteurs, selon des cadres de référence différents, se sont attardés à expliquer la violence, et les théories à ce sujet se révèlent complémentaires. Dans ce chapitre, une attention particulière sera portée à la différence entre le normal et le pathologique en regard du développement de l'enfant et de l'adolescent pour comprendre comment l'agressivité se transforme pour devenir violence. Nous décrirons aussi les manifestations de la violence à l'adolescence en regard des enjeux développementaux de cette période et des formes qu'elle peut prendre. Ensuite, nous traiterons des déclencheurs



de la violence des adolescents envers leurs parents, et ce, en tenant compte des caractéristiques individuelles, du milieu familial et de l'approche écosystémique. Par la suite, nous ferons appel aux théories cognitivocomportementales pour proposer un schéma explicatif de l'apprentissage de la violence, puis au point de vue psychodynamique afin de cerner la dynamique personnelle de l'adolescent violent à partir des trois instances psychiques, dont nous avons parlé dans le précédent chapitre. Trois dimensions seront donc traitées dans ce chapitre, soit les aspects social, cognitif et affectif.

### 3.1 Perspective évolutive de l'agressivité

Rappelons-nous d'abord que l'agressivité est une manifestation de l'instinct d'agression, c'est-à-dire l'instinct fondamental de l'être vivant, lié selon les uns à la destruction, et selon d'autres, à l'affirmation de soi (*Petit Robert*, 1984). Comme vu précédemment, l'agressivité joue un rôle important en terme d'affirmation de soi, qui permet la construction de l'identité. La période de l'adolescence, caractérisée par une crise identitaire ou encore par la crise d'originalité juvénile décrite par Debesse (1936), comporte une nécessaire agressivité pour permettre à l'adolescent de se développer sur les plans affectif et cognitif. La construction de l'identité est un enjeu déterminant à cette période de vie et est, dans un premier temps, caractérisée sur le plan affectif par l'intellectualisation qui vise à déplacer sur un terrain rationnel et logique toute une série d'oppositions et de conflits intrapsychiques primitivement affectifs (Golse, 2001). Ce déplacement des pulsions, notamment la pulsion agressive, permet de façon normale à l'adolescent de contenir et de diriger ses pulsions vers un but plus acceptable. C'est ainsi qu'il peut accéder, sur le plan cognitif, à la pensée formelle telle que décrite par Piaget (1967). Selon l'approche psychodynamique, l'adolescent qui présente des comportements violents manifesterait donc des incapacités de réflexion et d'introspection et présenterait des retards dans l'acquisition du jugement moral, c'est-à-dire le « Surmoi ».

C'est lorsque l'agressivité entre en scène en employant la force brutale ou l'intimidation envers quelqu'un ou encore qu'elle est utilisée pour amener une personne à agir contre sa volonté qu'on peut parler de violence, d'après la définition retenue dans ce

présent essai, définition proposée par le *Petit Robert* (1984). Cette violence peut s'exercer dans les diverses relations entretenues par l'adolescent, soit avec des pairs, dans des relations amoureuses et avec les membres de sa famille. Parmi les formes qu'elle peut prendre, celles qui nous intéressent sont celles que manifestent l'enfant et l'adolescent à l'endroit de leurs parents. Certains auteurs, tels Pelletier *et al.* (1999) et Cottrell (2001), décrivent les formes de violence des adolescents envers leurs parents et en rapportent quatre, soit les violences physique, verbale, psychologique et économique.

Pelletier *et al.* (1999) et Cottrell (2001) identifient la *violence physique* que constituent les agressions qui portent atteinte à l'intégrité physique de quelque manière que ce soit, comme pousser, bousculer, frapper, lancer des objets, défoncer les murs et cracher; la *violence verbale* manifestée par des cris, des jurons, des menaces, des insultes, des humiliations, des défiances; la *violence psychologique* qui, dans le cas de l'adolescent, consiste à intimider le parent, à l'inquiéter sur sa santé psychologique, à lui faire des demandes irréalistes, à s'opposer à lui systématiquement et à l'inquiéter par des tentatives de suicides ou d'agirs irréparables. Cottrell (2001) ajoute une autre forme, soit la *violence économique*, aussi appelée exploitation financière, qui se traduit par le fait de voler de l'argent ou des objets appartenant aux parents, de vendre les biens des parents, d'endommager la maison ou les biens des parents, de demander aux parents d'acheter des choses qu'ils n'ont pas les moyens de payer ou encore de contracter des dettes que les parents doivent rembourser. Dumas (1999) considère que la violence peut se manifester de façon directe ou indirecte: soit l'adolescent affronte sa victime, soit il répand des rumeurs ou demande à un tiers d'exécuter l'acte violent.

Pour plusieurs des comportements mentionnés, ces auteurs maintiennent la confusion notée entre agressivité et violence ou ne considèrent pas l'étape du développement qu'est l'adolescence (propension à l'opposition, à la critique et à l'affirmation de soi). Bien que l'opposition et la violence puissent être intimement reliées puisque issues de la même pulsion agressive, l'opposition n'est pas nécessairement toujours faite avec violence. Selon le *Petit Robert* (1984), l'opposition est définie comme l'action de s'opposer en mettant obstacle, en résistant. Nous pouvons aussi associer l'opposition à une

forme d'affirmation du « Moi », selon la terminologie psychodynamique, la personne expérimente des intérêts ou des défis sans référer aux avis ou en explorant de nouveaux schèmes risqués. C'est ainsi que dans une perspective évolutive de l'agressivité, on pourrait admettre que l'opposition précède la violence mais s'en dissocie en regard de sa fonction normative dans la construction de l'identité ainsi qu'en regard de l'intentionnalité, qui, pour la violence, est dirigée vers autrui et caractérisée par la force brutale ou l'intimidation. De plus, plusieurs des comportements mentionnés par Pelletier *et al.* (1999), Cottrell (2001) et Dumas (1999) ignorent l'intentionnalité et l'intensité inscrites dans tout agir qui qualifie la violence.

Pour affirmer la pathologie de l'agressivité, il ne suffit pas qu'un adolescent présente de façon ponctuelle de quelconques manifestations de violence. Dans le cadre de cet essai, celle-ci doit être persistante et nuire de façon significative à son adaptation en engendrant des conséquences importantes tant pour celui-ci que pour ses parents et sa famille. On s'intéresse donc à la chronicité du comportement qui souvent se généralise dans les différentes sphères de la vie de l'adolescent, le conduisant progressivement dans l'inadaptation, faute de compétences pour un fonctionnement acceptable en société.

### **3.2 Les déclencheurs de la violence**

Les études rapportées dans les prochains paragraphes présentent plusieurs éléments issus des caractéristiques propres à la personne, à son milieu familial et à sa vie sociale, qui semblent avoir une influence manifeste sur le déclenchement, la gravité et l'ampleur que peut prendre la manifestation de violence.

En effet, les études rapportent des facteurs contributifs à l'expression de comportements violents de l'adolescent envers ses parents. Des caractéristiques personnelles de l'adolescent se sont avérées avoir un lien significatif avec la violence. On constate un taux hormonal anormal, notamment la testostérone chez les garçons, et des atteintes neurologiques. (Knox, Carey, Kim et Marciniak, 2004, et Cottrell, 2001). Selon un autre courant de recherche, une faible estime de soi et une faible tolérance à la frustration sont aussi des caractéristiques propres à la personne qui recourt à la violence (Grana Gomez

*et al.*, 2003). Du point de vue de la socialisation de l'adolescent, une association à des pairs déviants ou délinquants viendrait déclencher, amplifier ou aggraver l'utilisation de la violence envers les parents. En effet, les comportements violents envers les parents semblent positivement associés à l'adhésion à des valeurs délinquantes et à la défiance de l'autorité comme le rapportent Pelletier *et al.* (1999), Agnew et Huguley (1989), Messier (1990) et Charles (1986). L'inadaptation scolaire, la consommation de drogues et d'alcool sont aussi, selon Pelletier *et al.* (1999), des sources d'affrontements importants entre le jeune et ses parents, qui conduisent à la violence. De plus, Cottrell (2001) mentionne que les difficultés scolaires et la pression qui en résulte s'expriment fréquemment au domicile par la violence de l'adolescent.

Selon une étude menée par Thibault (1995), visant à circonscrire les déclencheurs de la violence dans la famille, le motif le plus souvent rapporté par les adolescents pour expliquer leurs comportements verbaux violents envers leurs parents est le manque de communication avec ces derniers. Pour ce qui est de la violence physique, elle serait consécutive à la violence verbale et à des violences physiques des parents envers l'adolescent. Dans le même ordre d'idée, Touchette (2002) rapporte que le principal déclencheur de la violence serait le sentiment d'être agressé. De plus, Cottrell (2001) mentionne qu'un adolescent peut exprimer de la haine envers son parent du fait qu'il reproche à ce dernier d'avoir été soumis dans une relation de violence conjugale où l'adolescent a lui-même été exposé à la violence du partenaire amoureux.

La violence d'un adolescent envers son parent semble, à la lumière des données recensées ci-haut, être motivée par des sentiments tels la frustration, la limitation ou encore l'humiliation, qui justifient une certaine vengeance par une agression. Ce serait donc la confrontation entre l'individu et une réalité qui se présente contraignante, voire frustrante, qui serait le déclencheur de la violence. Celle-ci s'exprimera avec plus ou moins de force en regard des problèmes développementaux sur les plans affectif, cognitif et social rencontrés par l'enfant devenu adolescent. En effet, selon Duvauchel (1995), l'adolescent violent envers ses parents présente des déficits comportementaux dans ses compétences sociales caractérisées par des difficultés à résoudre des problèmes étape par étape, à

identifier et à gérer ses émotions, à s'autocontrôler, à communiquer, à établir ainsi qu'à analyser des relations interpersonnelles. De plus, sur le plan cognitif, Dodge (1985) rapporte que la représentation des intentions de l'autre semble avoir une influence manifeste sur les comportements prosociaux des adolescents puisque leurs capacités à inférer les intentions d'autrui dans le sens d'une hostilité les conduit à adopter un comportement violent. Les adolescents violents peuvent a) percevoir les réponses d'autrui comme étant retournées contre eux et hostiles; b) voir la violence comme une légitimité, un droit et une force; c) croire que le contrôle est nuisible; et d) percevoir les risques éventuels d'agression envers eux moins grands en utilisant des comportements violents. Ce sont là des résultats d'une étude réalisée par Grana Gomez *et al.* (2003) auprès d'adolescents et de jeunes adultes violents qui présentaient des exemples de distorsions cognitives qui renforcent et aggravent l'utilisation de la violence.

### **3.3 La famille et la violence**

L'enfant devenu adolescent violent envers ses parents a un bagage d'expériences affectives et sociales lacunaires. Les caractéristiques liées à la désorganisation familiale et les défauts d'apprentissage résultant de ce contexte sont, selon les théoriciens des approches écosystémique et psychodynamique, des éléments explicatifs du développement de la violence. En effet, Thibault (1995) rapporte que le milieu familial du jeune violent est caractérisé dans bien des cas par des déficits sévères au niveau du fonctionnement familial, où les discordes font partie du quotidien. Cet auteur rapporte que l'encadrement parental est peu efficace ou inadéquat, en étant soit trop permissif ou encore trop coercitif, et ne permet pas de discipliner l'agressivité durant l'enfance. On y trouve aussi une rigidité intrasystémique (liens très peu développés), où la relation avec les parents semble moins gratifiante pour l'enfant que celle avec ses amis avec lesquels il se sent plus respecté. De plus, il mentionne que l'adversité familiale liée au facteur de pauvreté, le passé violent des parents, une histoire de négligence ou de violence de la part des parents envers l'enfant ainsi que l'abus de drogue et d'alcool constituent un environnement perturbé dans lequel l'enfant grandit et apprend à se protéger en utilisant la violence.

Les conséquences pour les parents des comportements violents de leurs adolescents contribuent à cette désorganisation familiale. Cottrell (2001) rapporte une gamme d'émotions ressenties qui influencent les pratiques parentales. Il affirme qu'une majorité de parents paralysés par de fortes émotions (la peur, la peine, la crainte et la culpabilité) ne peuvent admettre que leur adolescent est violent. Lorsque les parents reconnaissent la violence, ils ne peuvent alors plus nier le problème, et apparaissent la honte et le sentiment d'échec. Cela les conduirait à remettre en question leurs capacités d'être parents, à se blâmer ainsi qu'à ressentir du désespoir et à se sentir désemparés. De plus, selon Cottrell (2001), un certain nombre de parents auraient recours aux médicaments, à l'alcool ou aux drogues pour supporter les tensions causées par la situation, laquelle peut même conduire au délaissement ou la négligence des autres enfants et à l'éclatement de la famille. Certains parents ont confié, rapporte Cottrell (2001), que leurs enfants ainsi délaissés deviennent déprimés et pensent au suicide. L'auteur ajoute que parfois ces parents victimes de la violence consentent à se séparer de leur enfant sans qu'une telle solution s'avère efficace pour rétablir l'harmonie de la famille. Thibault (1995) va aussi dans le même sens en mentionnant que la coupure de liens entre l'agresseur et l'agressé ne produit qu'un isolement social plus important.

### 3.3.1 *Point de vue systémique*

Du point de vue de la théorie systémique, la violence des adolescents envers leurs parents est vue comme un trouble du comportement. Vitaro *et al.* (2003) rappellent que la famille est un système qui tend à conserver son équilibre. Les comportements déviants de l'enfant, telle la violence, seraient donc maintenus tant par les parents que par celui-ci. Selon ces auteurs, les comportements violents des adolescents envers leurs parents seraient le résultat de la transmission de la violence par apprentissage ou encore une réaction contre la désorganisation familiale et la violence parentale. D'après ce cadre théorique, l'adoption de tels comportements peut aussi équivaloir à une manifestation d'exigence de changement, l'adolescent violent devient alors porteur du message de la demande de changement. Les adolescents utiliseraient des comportements violents, soit pour protéger un membre de la famille d'un autre membre violent, soit pour se défendre contre la violence d'un membre;

ou encore, ces comportements sont appris comme un mécanisme de résolution de problème (Kratcoski, 1984).

Pour Thibault (1995), dans cette optique explicative de la violence des adolescents envers leurs parents, celle-ci serait une stratégie adaptative au milieu de vie premier, la famille. Vitaro *et al.* (2003), s'appuyant sur le postulat écosystémique, vont sensiblement dans le même sens en mentionnant que la violence peut être adaptative dans certains contextes, soit parce qu'elle permet à l'adolescent d'appartenir à un groupe de pairs, lequel groupe a ordinairement une fonction de soutien social, soit parce qu'elle lui donne un moyen de se protéger dans un environnement dangereux ou perçu comme tel. En regard de la définition de l'agressivité selon le *Petit Robert* (1984) et de la description de l'agressivité défensive présentée par Laborit (1994), les manifestations apparaissant dans ce contexte et ayant une fonction adaptative seraient plus de l'ordre de l'agressivité qui permet à la personne d'exister et de résister aux tendances destructives de l'environnement que de la violence proprement dite. Par contre, dans la perspective théorique écosystémique, l'inadaptation résulte du point de rencontre de la société et de ces contextes (la famille et le groupe de pairs). Cette rencontre produit l'inadaptation puisque la société considère la violence comme étant inadaptée et inacceptable pour un fonctionnement en société et balise ce type de comportement par un cadre de lois répressif.

### 3.3.2 *La théorie de l'apprentissage*

La théorie de l'apprentissage selon une conception cognitivocomportementale et une perspective développementale proposent un schéma explicatif de l'apprentissage de la violence inscrite dans la relation parents enfant. Selon Staats (1986), par des principes de conditionnement, l'enfant qui utilise l'agressivité comme réponse motrice à des stimuli désagréables et qui n'obtient pas de renforçateur négatif conduisant à la culpabilité et à la honte apprend rapidement à utiliser cette réponse face à son environnement lorsqu'il désire quelque chose et ne peut l'obtenir ou encore lorsqu'il vit des émotions négatives. D'autre part, un enfant qui fait face à des comportements violents de ses parents en renforcement

négatif à ses pulsions va apprendre à utiliser ces même comportements lorsqu'il voudra à son tour fournir un renforçateur négatif.

Dans le même ordre d'idée, l'utilisation de la violence par apprentissage amène l'enfant et l'adolescent à développer des distorsions cognitives lorsque confronté à des expériences de socialisation. La cognition sociale selon Piaget (1964) et Shantz (1983) propose que notre façon de nous représenter nos relations avec les autres ou notre capacité à comprendre les autres ait un effet majeur sur notre façon d'interagir avec eux. Lorsque la personne perçoit l'autre ou des éléments de la réalité comme des obstacles à ce qu'elle désire ou, encore, comme menaçants et qu'elle a appris à utiliser la violence en réponse à des stimuli ou, par imitation des modèles présentés, comme un renforcement négatif, elle s'inscrit alors progressivement dans l'inadaptation faute de compétences sociales acquises.

### **3.4 La violence selon la théorie psychodynamique**

En complémentarité, la théorie psychodynamique de la personnalité conçoit la violence comme une absence ou une faille de l'instance psychique qu'est le « Surmoi ». Selon la traduction française de Redl et Wineman par Lemay (1964), c'est un conflit interne entre le « Ça », instance instinctuelle de la personne, le « Moi », négociateur de la personnalité, et le « Surmoi », siège des principes moraux, qui est au cœur du développement de la pathologie. Le « Moi » se retrouverait dans l'incapacité de répondre de façon adaptée à sa tâche de discernement face aux comportements à adopter dans les diverses situations où le « Ça » entre en conflit avec le « Surmoi ». Le « Moi » de la personne violente est un « Moi » affolé ou débordé par l'énergie du « Ça », car il présente une perturbation de la fonction de pouvoir (associée au « Surmoi ») qui habituellement impose ses prises de conscience au système pulsionnel qu'est le « Ça ». La fonction de pouvoir, force vitale du « Moi » autonome telle que décrite par Guindon (1971), est une caractéristique que le « Moi » développe étroitement avec la construction du « Surmoi ». Cette fonction de pouvoir permet à la personne de discerner ce qu'il est acceptable ou non de faire en regard de sa conscience morale et de conduire une réaction en conséquence. Cette fonction du « Moi » implique une certaine gestion des pulsions en les canalisant ou



encore en les déplaçant vers un autre but socialement mieux adapté. Selon ce cadre théorique, le développement de compétences sociales se réaliserait grâce à la fonction de pouvoir du « Moi » soutenu par un « Surmoi » adapté à la réalité sociale d'appartenance de l'individu. Le « Moi » serait incapable de contrôler un débordement des pulsions ou, encore, de différer ou de déplacer l'obtention du plaisir recherché. Le « Moi » ne parviendrait pas à maîtriser les sentiments tels l'agression, l'anxiété ou la panique provoqués par une situation (Traduction française de Redl et al. par Lemay, 1964). Conséquemment, la tolérance à la frustration de ces individus est très basse, car le « Moi » n'a pas accès à la force du « Surmoi » pour baliser et comprendre ce qui est bien ou mal ou encore le « Surmoi » a intégré ces concepts de façon inappropriée. À l'adolescence, le désir très présent d'individualisation et de différenciation contribuerait à utiliser la violence comme stratégie apprise et renforcée au cours de l'enfance. Nous pouvons alors considérer que pour l'adolescent violent envers son parent, le concept du bien deviendrait associé à l'assouvissement de ses propres désirs et à sa quête de plaisir, et le concept de mal serait relié aux obstacles de cette quête, ce qui légitimerait l'utilisation de la violence. La violence serait donc provoquée principalement par l'incapacité du « Moi » à différer l'obtention du plaisir et par une absence suffisante de valeurs morales (« Surmoi ») pour ne pas le conquérir coûte que coûte par la force, dans l'irrespect de l'autre.

### **3.5 Synthèse des théories explicatives de la violence des adolescents envers leurs parents**

Nous le voyons, si la violence est d'ordre pathologique, plusieurs facteurs contribuent à son développement. Ces facteurs sont entre autres la désorganisation familiale, la présence, pour ces adolescents, de plus de problèmes scolaires, d'une moins bonne perception de soi, d'une plus grande activité délinquante et davantage de consommation d'alcool et de drogue. Nous devrions considérer qu'il n'y a pas une mais plusieurs violences variables selon leurs sources et leur intensité. Il importe de les considérer avant d'intervenir et de distinguer une saine agressivité du comportement violent. Aussi, il ne faut pas amalgamer la violence généralisée à celle exprimée à l'adolescence, soit envers les pairs ou envers les parents, de façon ponctuelle.

#### 4. CONCEPTION DIFFÉRENTIELLE: DISTINCTION DE LA VIOLENCE ET DE SON SENS

Selon Nadeau (1992), nous sommes portés à n'accepter de reconnaître que les éléments extérieurs à nous-mêmes parmi ceux qui contribuent à faire surgir la violence, ce qui nous amène souvent à nier l'existence de l'agressivité comme une source énergétique essentielle à la maîtrise de soi, de la réalité extérieure, de même qu'à la structuration de la personnalité. De ce fait, l'interprétation et l'analyse des situations de violence auxquelles nous sommes exposés dans la pratique professionnelle sont inévitablement incomplètes puisqu'elles ne tiennent pas compte de la fonction normative de l'agressivité. Dans ce présent chapitre, à partir de vignettes cliniques d'adolescents qui présentent des comportements violents envers leurs parents, nous tenterons de différencier les particularités à partir de l'analyse de l'interaction des dimensions internes et externes, qui motive le passage de l'agressivité à la violence. Cette analyse se réalisera à partir des cadres de référence écosystémique, en n'envisageant que la perspective systémique, compte tenu du sujet spécifique de cet essai qui traite d'une problématique familiale, des cadres cognitivocomportemental et psychodynamique, déjà vus dans les chapitres précédents.

##### 4.1 Première vignette clinique: Julien, 16 ans

Un couple consulte pour son adolescent de 16 ans prénommé Julien. L'élément déclencheur de la demande fut un épisode de violence physique entre Julien et son père. L'adolescent a frappé son père à coups de poing dans un contexte où le père a tenté une contrainte physique pour arrêter son fils de répliquer à une demande et pour appliquer une conséquence. Cet événement a conduit le garçon à un placement de 48 heures dans une unité d'arrêt d'agir d'un centre jeunesse. C'est un épisode unique de violence physique envers le père; par contre, Julien présente, selon ses parents, de l'opposition et des comportements violents envers eux surtout d'ordre verbal et psychologique tels que crier, insulter et dénigrer dans des contextes où le parent fait une demande comme par exemple une participation aux tâches ménagères, la recherche d'emploi, ou encore lorsqu'ils tentent d'appliquer une conséquence. Ces comportements étaient présents avant l'agression physique et perdurent. Aussi, Julien aurait déjà poussé deux fois sa mère dans le même type

de contextes. Sur le plan de sa vie sociale, l'adolescent ne présente pas de comportements violents tant dans ses relations avec les figures d'autorité à l'école, avec les pairs que dans sa relation amoureuse.

Sur le plan personnel, Julien a des difficultés dans son cheminement scolaire et présente un retard important. On a diagnostiqué chez lui un déficit de l'attention avec hyperactivité, et une dyslexie. Il a une faible estime de lui, est anxieux face aux responsabilités et semble incapable de se projeter dans l'avenir. Il se sent incompetent dans sa performance scolaire et devant les exigences de la famille; il vit du découragement. Julien croit généralement que le contrôle est nuisible et perçoit que les réponses et remarques désobligeantes d'autrui lui sont adressées. Il se déresponsabilise face à la violence qu'il perçoit comme étant légitime, et ce, pour revendiquer ses droits ou encore en réaction à un sentiment d'injustice. Durant l'enfance, il n'est rapporté aucun problème important au niveau comportemental ni aucun traumatisme. Les parents mentionnent que les problèmes pour lesquels ils consultent ont commencé progressivement au début de l'adolescence et se sont amplifiés jusqu'à l'agression physique envers le père.

L'enquête sur la famille révèle que madame est une femme d'un caractère logique qui occupe un emploi de secrétaire. Elle est incertaine de ses compétences tant au travail que dans son rôle de mère. Elle démontre une difficulté importante à s'imposer et a tendance à surprotéger et à assister son fils. Par ailleurs, elle peut dénigrer ou critiquer ouvertement Julien devant les gens, même des étrangers. Monsieur est un homme à la fois plus effacé et plus à l'écoute de son garçon que madame. Il est agent de sécurité dans un centre pour jeunes en difficultés. Celui-ci présente une image négative de son fils qui lui, au contraire, a beaucoup d'admiration pour son père. Monsieur et madame rapportent être issus de familles ordinaires où aucun problème majeur n'était présent et avoir vécu une enfance normale. Dans ses pratiques parentales, le couple manque de cohérence et de constance, passant du laisser-aller de madame à la sévérité de monsieur. Ils sont peu soutenant et peu valorisant pour leur fils. Ils demandent à Julien de se trouver un emploi, d'avoir de meilleurs résultats à l'école et de s'impliquer dans la maison, mais ils ne l'encouragent pas dans ses efforts et lui reflètent ses difficultés et ses échecs. De plus, les

réactions de refus et de colère de Julien amènent souvent les parents à abandonner leurs exigences pour ne pas envenimer les situations. En outre, les parents éprouvent de la difficulté à s'ajuster à la période de vie de l'adolescence, notamment en regard de la négociation des règles afin de laisser plus de liberté, d'autonomie et de responsabilités. Les parents disent ne pas comprendre les réactions de leur fils. Quant au fonctionnement de la famille, il est caractérisé par des lacunes sur les plans de la communication et de la collaboration. Enfin, il y a des discordes fréquentes au sein de la fratrie, où Julien est perçu comme exerçant une influence négative sur ses deux sœurs cadettes, tandis que lui se sent envahi par celles-ci et injustement traité en regard des permissions accordées.

#### *4.1.1 Analyse de la situation du geste violent de Julien*

Tout d'abord, nous devons relever, dans les caractéristiques personnelles de Julien, des facteurs contributifs à l'expression des comportements dits violents par les parents. Celui-ci présente une faible estime de lui et de l'inadaptation scolaire due à des atteintes neurologiques telles le trouble déficitaire de l'attention avec hyperactivité et la dyslexie. Ces facteurs mis en relation avec les déclencheurs de ses comportements tels la perception que les propos désobligeants lui sont adressés, le sentiment d'être incompetent, le manque de communication avec ses parents et le sentiment d'être fréquemment agressé par les parents à travers leurs exigences nous offrent déjà des indicateurs de l'intention derrière les comportements qualifiés de violents par les parents.

En effet, selon la perspective systémique, nous pouvons croire que les comportements de Julien à l'adolescence sont maintenus tant par les parents que par lui-même. Le fait que les parents aient une image très décevante de leur fils, lui laissant percevoir qu'ils doutent de ses capacités, et que cette image soit maintenue par la mère qui agit à la place de Julien et le critique ouvertement laisse croire que Julien lutte contre sa tristesse et le sentiment d'incompétence qui le gagne. De plus, le manque de communication entre les membres de la famille ne permet pas à Julien d'apprendre à exprimer ses émotions et ses angoisses, ni aux parents de s'ajuster et de le soutenir dans ses difficultés. Celui-ci semble être porteur d'une demande de changement du fonctionnement

familial en regard des enjeux de la période de vie de l'adolescence où il a besoin d'être reconnu, valorisé, encouragé, et de développer son autonomie. De plus, il semble que la famille vive une crise transitionnelle développementale, telle que décrite par Touchette (2002), qui met en évidence les lacunes du fonctionnement familial notées. Selon l'approche systémique, ce type de crise survient lorsqu'il y a une difficulté d'ajustement des parents à la période de l'adolescence de leur enfant. Les parents demandent à Julien d'être autonome alors que madame continue de faire les choses à sa place, ils ne le responsabilisent pas en évitant d'appliquer les conséquences annoncées et ils ne renégocient pas les règles, notamment en regard de la liberté accordée dans les permissions. Ces éléments ne permettent pas au système de s'ajuster à la réalité de l'adolescence et semblent avoir conduit Julien à se sentir incapable de répondre aux demandes de changements des parents et à développer un sentiment d'incompétence.

Selon le cadre théorique cognitivocomportemental, les comportements de Julien semblent démontrer qu'il utilise cette réponse violente envers son environnement lorsqu'il vit des émotions négatives, ce qui le conduit progressivement vers l'utilisation de cette réponse comme mécanisme de résolution de problème. Le fait que les parents n'appliquent pas les conséquences et qu'en donnant ce type de renforçateur négatif, Julien évite la demande et les défis proposés amène l'adolescent à intérioriser alors progressivement l'obtention de ce qu'il convoite par des oppositions et un recours éventuel à la violence. De plus, ce mécanisme se justifie à ses yeux par sa représentation des intentions de ses parents ressenties et perçues hostiles. Il semble qu'ainsi il a développé des distorsions cognitives qui justifient et légitiment l'utilisation de tels comportements pour revendiquer des droits et, conséquemment, réagir à l'injustice.

La théorie psychodynamique nous porte à considérer que Julien ne parvient pas à maîtriser une désapprobation possible pour les situations où ses parents lui font une demande en lien avec le développement de son autonomie au niveau du travail et des responsabilités. Le « Moi » adolescent de Julien ne parvient pas à contrôler à lui seul ce qui limite les pulsions, soit la réalité ou les exigences parentales. Le « Moi » est empêché, et ce faisant, le « Surmoi » (valeurs morales tributaires de la famille) est objet de reproches et de

jugements donnant lieu à un surcroît d'angoisse soulagé par l'agression de la limite, voire des valeurs familiales. Le « Moi » de Julien semble ne pas être un « Moi » suffisamment autonome, capable de déplacer ses angoisses pulsionnelles vers un but constructif. De plus, à l'adolescence, son désir d'individualisation qui passe par l'affirmation de soi semble ici s'actualiser difficilement en regard de ses caractéristiques personnelles et familiales. L'affirmation de soi comporte, comme vu dans les précédents chapitres, une nécessaire agressivité. L'agressivité ici manifestée par Julien, jumelée avec la difficulté d'ajustement des parents, ne permettant pas de discipliner l'agressivité, en sécurisant Julien face à ses capacités et en le responsabilisant face à ses gestes, semble avoir conduit à la détérioration, au maintien de la situation ainsi qu'à l'amplification des manifestations agressives jusqu'à l'agression physique envers le père.

Julien paraît avoir intériorisé un sentiment d'incompétence et vivre un sentiment d'échec et de honte. Le type de comportement présenté par cet adolescent peut, à la lumière de cette analyse, être considéré davantage comme étant de l'agressivité que de la violence. Le fait que Julien n'ait pas généralisé ces comportements dans les autres sphères de sa vie nous porte à croire à une manifestation réactionnelle à l'angoisse provoquée par la déception de ses parents à son endroit, seul enfant masculin dans la fratrie.

Dans cette vignette clinique, l'étape du développement qu'est l'adolescence se doit d'être considérée, car Julien semble plus s'opposer principalement à ses parents sans utiliser la violence selon la définition retenue dans cet essai. Par contre, le fait que le problème est maintenu dans le système familial, ne permettant pas le développement de l'autonomie du «Moi » de Julien, et qu'il y a répétition de cette réaction agressive avec ses parents en obtenant un évitement des émotions négatives comporte un certain risque sur les plans de l'apprentissage et de la généralisation. Effectivement, cela nous porte à croire qu'il y a une probabilité qu'il en vienne à répéter cette réaction dans d'autres contextes et relations lorsqu'il vivra les mêmes émotions et aura les mêmes perceptions. Il importe donc de considérer cette réaction agressive pour prévenir le développement de la violence; par contre, il faut se garder d'affirmer hâtivement que cet adolescent est violent.

#### 4.2 Deuxième vignette clinique: Paul, 14 ans

Paul, un adolescent de 14 ans, placé en internat par suite de l'application de la loi de la protection de la jeunesse pour troubles de comportement sévères, a manifesté de la violence physique envers son père à deux reprises. Il a frappé violemment dans un mur directement à côté de la tête du père, et ce, dans un contexte de discussion sur la séparation des parents. Le père tentait d'expliquer à son fils les causes de cette séparation, et celui-ci accusait son père du départ de sa mère. La violence envers le père s'est manifestée à l'adolescence et uniquement à deux reprises. Paul n'a jamais été violent envers sa mère, par contre, au niveau familial, il a déjà dominé physiquement sa sœur cadette pour imposer sa volonté, comme par exemple pour obtenir le contrôle de la télévision. Admis dans un internat de rééducation, l'adolescent manifeste aussi de la violence avec les figures d'autorité. À deux reprises, il a frappé des éducateurs, l'un au visage et l'autre dans le ventre. Il fait régulièrement des explosions de colère, s'en prenant au matériel, et ce, dans des contextes de limitation. Les professionnels de l'internat qualifient ses comportements d'intimidants puisque, fréquemment, il menace autrui de violence physique, et ce, autant eux que ses pairs. Paul a aussi manifesté de la violence envers les pairs dans des contextes de règlement de comptes pour des motifs allant du fait qu'il n'aime pas la personne (par exemple, il a brûlé les cheveux d'une fille parce qu'il ne l'aimait pas et que, selon lui, elle était idiote) jusqu'à celui qu'ils ou elles ont dit ou fait des choses que Paul n'accepte pas, comme par exemple, ils l'ont dénoncé ou ont parlé contre lui (il a déjà attaché un pair avec de la broche jusqu'à lui lacérer les poignets et a déjà frappé un camarade avec trois autres personnes, lui infligeant des blessures physiques). Dans ses relations amoureuses, Paul est, selon les éducateurs, dominant, possessif, fait des menaces lorsqu'il ressent de la jalousie et manipule sa partenaire afin de garder le contrôle sur elle et d'obtenir ce qu'il désire. La violence de Paul se manifeste de trois à sept fois par semaine, et ce, dans les différents contextes cités. Lorsqu'il est arrêté dans ses agirs violents, il ne manifeste pas de regret.

Sur le plan personnel, Paul fait preuve d'une bonne intelligence, d'un sens de l'humour et de bonnes capacités scolaires quoiqu'il soit peu motivé. Il consomme de la drogue sur une base régulière (douce et chimique), a des comportements délinquants

(introduire de la drogue dans l'internat), et les éducateurs le qualifient de leader négatif et d'individu influent sur le groupe malgré une stature physique plutôt frêle. L'histoire personnelle de Paul révèle la présence d'agirs violents dès ses premières expériences de socialisation en garderie, tels que donner des coups de pied et de poing lors de limites imposées par les figures d'autorité. De plus, vers l'âge de quatre ans, Paul a vécu la mort de son chien et, environ 14 mois plus tard, a fait preuve de cruauté envers des animaux du voisinage. Dans l'enfance, il a volé les autres enfants, par exemple, des gants de ski, de l'argent et des goûters, ce qu'il expliquait par des emprunts lorsqu'il se faisait prendre. À l'âge de neuf ans, la mère a quitté le domicile familial, allant vivre avec son amant. À 10 ans, Paul fut placé temporairement dans une famille d'accueil, où il a frappé l'homme de la maison avec un bâton de baseball et où il a noyé le chien.

L'enquête sur la famille révèle que la mère de Paul a toujours surinvesti son fils et ne lui imposait aucune limite. Le père tentait d'instaurer des règles, mais alors, madame faisait alliance avec son fils en prenant sa défense. Le père s'est inquiété de cette connivence entre Paul et sa mère et continua de vouloir instaurer plus de discipline à Paul, cependant sans résultat. À la suite du placement de Paul en internat et de la séparation conjugale, madame a drastiquement désinvesti son fils alors que monsieur est resté impliqué et a démontré un intérêt envers le suivi proposé à son garçon. Monsieur semble d'ailleurs, selon les éducateurs de l'internat, significatif pour Paul. Au niveau de la séparation, l'histoire familiale rapporte que Paul a été témoin des disputes entre ses parents, qui s'exprimaient par des cris et de la violence physique (se pousser). L'étude des caractéristiques personnelles des parents révèle que madame présente des problèmes de dépression et d'alcoolisme. Le père rapporte avoir lui-même vécu une histoire de violence avec son propre père. Sur les plans de l'environnement et du soutien social, la famille réside dans un petit village au modèle social déviant et criminogène avec une grande complicité entre les membres de la communauté.



#### *4.2.1 Analyse de la violence généralisée de Paul*

Tout d'abord, dans les caractéristiques personnelles de Paul qui se révèlent être des facteurs contributifs à l'expression des comportements violents, on peut noter la faible tolérance à la limitation ou à l'autorité, la consommation de drogue et l'adhésion à des valeurs délinquantes. De plus, au plan comportemental, Paul semble être lacunaire en ce qui a trait aux compétences sociales, dont une difficulté importante de contrôle de son agressivité et un égocentrisme notoire. La violence de Paul semble être déclenchée et motivée par tout ce qui peut le contraindre, et être son mode de vengeance privilégié. Parce qu'il trouve sa violence légitime (absence de culpabilité), elle devient le moyen privilégié d'obtenir et de nuire.

Selon une perspective systémique, Paul est issu d'une famille où l'encadrement parental était, malgré la tentative du père, quasi inexistant et où l'agressivité manifestée par Paul durant l'enfance n'a jamais été disciplinée. En effet, la mère de Paul, ayant toujours surinvesti, voire idéalisé, son fils et ayant contrecarré toutes les interventions du père visant à discipliner son enfant, semble avoir conduit son fils à agir selon ses désirs sans crainte de représailles. En ce sens, les comportements inadéquats manifestés par Paul dès l'enfance ont été maintenus, ne lui permettant pas, de ce fait, de discerner l'interdit. De plus, on peut inférer que le passé de violence du père dans sa propre famille est un facteur de risque qui a pu contribuer à maintenir le problème par une relative tolérance aux agirs agressifs de son fils.

Selon le cadre théorique cognitivocomportemental, il nous semble que Paul a appris très tôt à arracher ce qu'il convoitait par la contrainte physique, laquelle devint son mécanisme de résolution de problème. En effet, cet enfant a utilisé le geste violent comme réponse motrice à des stimuli désagréables sans obtenir de renforçateurs négatifs conduisant au déplaisir en les sanctionnant. Plusieurs exemples de manifestations rapportées dans la petite enfance et l'enfance, tels l'opposition aux règles émises par le père, l'agressivité à la garderie, la cruauté envers les animaux, l'agression physique envers l'homme de la famille d'accueil et le vol de ses camarades nous laissent croire que cet

apprentissage s'est développé et aggravé au fil du temps. De plus, on peut supposer que pour Paul, l'autre ou les éléments de la réalité ont été rapidement perçus comme des obstacles possibles à ses désirs, et Paul aurait intégré qu'en recourant à l'agressivité et à la violence, il créait un sentiment de peur autour de lui qui amenait les gens à se laisser dominer. Cet apprentissage a aussi pu être favorisé par le fait que Paul se présente comme étant vif intellectuellement, donc capable d'organiser sa pensée et de planifier ses actions en vue de l'obtention de gains sur le plan matériel ou relationnel, et ce, en utilisant la force ou l'intimidation. On peut supposer qu'ainsi, il n'a jamais vécu le contrôle sécurisant d'une figure d'autorité, avec pour conséquence de l'amener à croire que tout lui est dû ou permis et que la violence est un droit acquis. Ce mode d'apprentissage ne donne pas accès à l'expérience de vivre la négociation interpersonnelle qui permet l'intériorisation des règles pour un fonctionnement acceptable en société.

L'analyse du point de vue de la théorie psychodynamique indique une faille importante, voire une absence, de l'instance psychique qu'est le « Surmoi » chez cet adolescent. En regard des apprentissages réalisés et de la dynamique familiale, nous pouvons croire que cet enfant a manifesté librement son agressivité, pour ensuite passer à la violence, et ce, sans apprendre à discerner ce qu'il est acceptable ou non de faire par le développement de sa conscience morale, son « Surmoi ». Le « Moi » de Paul semble incapable de contrôler ses pulsions ainsi que de différer ou déplacer le plaisir recherché vers un but socialement mieux adapté. De ce fait, sa tolérance à la frustration est très basse, car son « Moi » ne peut avoir recours à l'instance du « Surmoi ». Paul est conduit par le principe du plaisir et élude les empêchements inscrits dans le principe de réalité. En l'absence d'une intériorisation de valeurs morales, seul l'assouvissement de ses désirs légitimise l'utilisation de ses comportements violents. Paul semble ne pas avoir intériorisé les interdits issus du conflit de la période œdipienne qui permet la formation du « Surmoi ». Cette enfant idéalisé et admiré par la mère semble avoir construit son identité, son « Moi », en n'ayant jamais été discipliné, ce qui l'amena à croire à un « Moi » tout-puissant et ainsi à développer des traits antisociaux et narcissiques caractérisés par l'absence de remords, le manque d'empathie, la répétition de bagarres ou d'agressions, l'incapacité à se conformer

aux normes sociales, la pensée que tout lui est dû et l'exploitation de l'autre dans ses relations interpersonnelles (mini DSM-IV, traduction française par Guelfi *et al.*, 1996).

À la lumière de nos analyse, nous pouvons croire que Paul est un adolescent violent selon la définition retenue dans cet essai. En effet, l'agressivité semble être utilisée avec brutalité et avec recours à l'intimidation pour obtenir ce qu'il veut et assouvir ses pulsions. Malgré que la violence à l'endroit de son père a été présente seulement deux fois, c'est en regard de la généralisation du comportement qu'on peut croire que Paul est violent. La violence envers le père semble ici témoigner d'une angoisse de perte narcissique de la mère qui a pérennisé le « Moi Idéal » de Paul. En d'autres termes, la décision de la mère de quitter le domicile familial a provoqué une angoisse de perte intolérable pour Paul et une faillite de sa toute-puissance sur les êtres et les événements. Il a alors réagi fortement à cette angoisse en extériorisant l'agressivité qu'elle contenait sans avoir la capacité de la sublimer. C'est ici la persistance et l'ampleur des manifestations de violence dans sa vie relationnelles ainsi que l'absence de remords présentée par Paul qui nous indiquent la chronicité des comportements violents qui s'avèrent importants et inquiétants.

#### **4.3 Troisième vignette clinique: Luc, 16 ans**

Luc, un adolescent de 16 ans, a manifesté de la violence verbale, psychologique et physique à l'endroit de ses deux parents. La violence envers le père se présente dans des contextes où le père est lui-même verbalement, psychologiquement et physiquement violent avec son fils. Le motif de la consultation résulte d'un épisode où le père a tenté d'entrer dans la salle de bain alors que son fils y était sous prétexte qu'il voulait l'empêcher de consommer de la marijuana. Le père a défoncé la porte et poussé son fils. Luc a alors tenté de l'arrêter en lui serrant les bras et en le poussant. Le père a ensuite pourchassé son fils dans la maison, tous deux criaient et s'insultaient. Luc s'est aussi déjà interposé physiquement entre ses parents et il s'en prenait verbalement à son père alors que celui-ci était violent avec sa conjointe. Luc rapporte détester son père. La violence envers la mère apparaît dans des contextes où Luc fait une demande que madame refuse. Par exemple, Luc a déjà donné des coups de poing sur le tableau de bord de l'automobile alors que sa mère

avait refusé d'aller chercher un de ses amis. Madame rapporte que Luc peut aussi claquer fortement les portes de la voiture ou de la maison, crier et l'insulter. La mère mentionne que lorsque Luc se calme, il regrette ses gestes et vient la voir pour s'excuser de multiples fois et lui dire qu'il l'aime. De plus, Luc a déjà poussé et insulté sa sœur dans des moments où il était en colère. Du côté de sa vie sociale, il manifeste de l'opposition envers ses professeurs et, à quelques reprises, a crié et les a insultés. Il a aussi déjà été impliqué dans des bagarres à l'école. Luc explique ces situations par le fait qu'il se défendait et que ce n'était pas lui l'instigateur du conflit. Ces comportements dans son milieu scolaire l'ont conduit à des suspensions. De plus, dans sa relation amoureuse, Luc admet avoir déjà crié et insulté sa copine, et cette dernière rapporte qu'il l'a déjà secouée. Les comportements violents de Luc se seraient manifestés, amplifiés et aggravés au cours de la dernière année.

Sur le plan personnel, Luc est un adolescent qui présente une intelligence normale et suit un parcours scolaire régulier. Il a aussi maintenu, jusqu'à récemment, un emploi qu'il a décroché alors qu'il avait 14 ans. Il dit pouvoir travailler 30 heures par semaine sans hypothéquer son rendement scolaire. Ses projets sont de s'acheter une terre et de poursuivre ses études pour travailler dans l'industrie de la musique en ce qui a trait à la production de disques. Luc aime les sports, il joue de la guitare et convient que cela l'aide à évacuer ses frustrations. Luc est un adolescent socialement accepté et qui est qualifié de populaire auprès de ses pairs. Il a d'ailleurs déjà été capitaine de son équipe de soccer. Dans la dernière année, il a cessé son emploi, ne fait plus de sports et n'aurait plus d'appétit ni de motivation. Il ressentirait une grande fatigue. Luc consomme de la marijuana et de l'alcool fréquemment avec ses amis. De plus, la mère rapporte que Luc a une faible estime de lui qu'elle évalue à quatre sur une échelle de zéro à dix.

L'histoire familiale et personnelle de l'adolescent rapporte que madame a quitté son conjoint au moment où elle était enceinte de Luc. Monsieur n'était alors pas au courant de cette grossesse. Madame est ensuite allée vivre chez ses parents, où Luc a vécu jusqu'à l'âge de trois ans. Madame a ensuite repris contact avec monsieur, ce qu'elle explique par le fait que Luc posait des questions sur son père et qu'elle voulait qu'il le connaisse. Le couple s'est ensuite marié, et, depuis l'âge de trois ans, Luc vit avec ses parents

biologiques. Il entretient encore une bonne relation avec ses grands-parents maternels, considérant son grand-père comme un père et le seul homme qui l'écoute. Au cours de l'enfance, Luc a souvent été témoin d'épisodes de violence entre ses parents et a lui-même subi, à de nombreuses reprises, la violence de son père, comme de se faire dénigrer, insulter, pousser et gifler. Selon la mère, aucun problème comportemental n'est survenu avec Luc durant l'enfance, outre le fait qu'il se soit interposé physiquement entre ses parents alors qu'il avait environ huit ans lors d'un épisode de violence conjugale. Le père s'en serait alors pris physiquement à son fils, lui ordonnant de ne pas « se mêler » de la situation. Luc mentionne avoir eu longtemps peur de son père jusqu'à récemment, alors qu'il affirme avoir pris conscience qu'il pouvait se défendre. De plus, celui-ci affirme qu'il souhaite vivement que sa mère quitte son père.

L'enquête sur la famille révèle que leur niveau socio-économique est élevé. Monsieur occupe un poste administratif dans une compagnie, madame a une scolarité de niveau collégial et a occupé divers emplois. Le climat de cette famille est rapporté comme étant toujours tendu avec présence fréquente de violence verbale et psychologique du père. Monsieur a aussi déjà frappé sa conjointe à deux reprises, l'a menacée de lui enlever la garde des enfants, l'a poussée en dehors de la voiture, l'a renvoyée du domicile deux fois avec les enfants et, récemment, lui a fait des menaces de mort. Pour monsieur, il est justifié d'agir ainsi. Celui-ci a d'ailleurs grandi dans une famille où il a vécu de la violence verbale, psychologique et physique. Avant la consultation, la famille croyait que ce qu'elle vivait était normal. Luc rapporte d'ailleurs que ce climat dure d'aussi loin qu'il se souvient. La mère de Luc se présente comme une femme fragile sur le plan psychologique, ayant déjà fait deux tentatives de suicide avec des médicaments et des épisodes d'anorexie. Madame consomme aussi occasionnellement de la marijuana. Celle-ci rapporte avoir eu de bons parents et une enfance normale. Au niveau de ses pratiques éducatives, elle démontre de l'intérêt en faisant des activités avec ses enfants et elle s'assure de répondre à leurs besoins. Madame et les enfants se disent très proches, et l'observation clinique révèle qu'elle n'est pas auprès d'eux une figure d'autorité. De plus, l'éducatrice responsable du suivi rapporte que Luc n'est pas non plus situé dans un rôle d'enfant se voyant prendre soin de sa mère.

### 4.3.1 *Analyse de la violence de Luc*

Tout d'abord, Luc a des caractéristiques personnelles qui peuvent être associées à des facteurs contributifs à l'expression de la violence. Il présente une faible estime personnelle, une faible tolérance aux limitations, une difficulté à s'autocontrôler et il consomme de la drogue. Ces facteurs liés aux déclencheurs de la violence, tels le manque de communication dans la famille, les conflits à propos de la consommation de drogue, la réaction consécutive à la violence du père ou au refus de la mère, le sentiment d'être agressé et la haine éprouvée envers le père parce qu'il est violent envers les membres de la famille, nous proposent une situation encore plus singulière que dans les deux cas précédents. D'une part, Luc semble réagir à de l'insatisfaction envers les images parentales et, d'autre part, il vise à protéger sa famille et lui-même de la violence du père ainsi qu'à se venger des humiliations subies.

En effet, selon la perspective systémique, Luc est issu d'une famille dysfonctionnelle, où les discordes sont quasi quotidiennes et où l'encadrement parental se révèle être très coercitif. De plus, l'histoire de violence du père reproduite au sein du système familial de Luc constitue un environnement perturbé dans lequel Luc a appris à se protéger en utilisant la violence. Les tenants de ce cadre théorique envisageraient certainement la violence de Luc comme étant le résultat de la transmission de la violence par apprentissage ainsi qu'en réaction à la violence parentale. De plus, Luc semble aussi utiliser ce type de comportement pour protéger sa mère de la violence de son père en déviant l'attention de ce dernier sur lui. Dans cette optique, la violence de Luc présentée envers le père apparaît être une stratégie adaptative au milieu de vie premier, la famille, en lui donnant un moyen de se protéger, d'exister et de résister aux tendances destructives de l'environnement. La mère de Luc est une femme qui semble incapable d'assurer la protection de ses enfants, étant elle-même prise dans une relation de violence conjugale. Ceci peut nous porter à inférer un inversement des rôles où c'est Luc qui prend soin d'elle. On pourrait aussi croire à des frontières enchevêtrées face aux stress, telles que décrites par Touchette (2002), qui amènent les membres à se replier sur eux et à resserrer les rangs avec comme conséquence une difficulté dans la différenciation des rôles. La dynamique

familiale serait à l'origine des comportements de Luc, et, plus précisément, la manifestation de violence apparue à l'adolescence semble faire office d'une manifestation d'exigence de changement où Luc est porteur du message. Il y aurait danger qu'en généralisant ce comportement comme mécanisme de résolution de problèmes, il dérive vers une intolérance sociale et des délits d'assaut physique.

Selon l'approche théorique cognitivocomportementale, Luc serait un enfant qui a subi des comportements violents et y a réagi à l'adolescence par une même violence légitimée. Il a reproduit ces mêmes comportements dès qu'il a été contrarié par les exigences de la réalité qui lui ont fait vivre des émotions négatives telles la frustration, la peur, la peine et la colère. Cet apprentissage réalisé dans un contexte où la violence a été normalisée par le père a pu conduire Luc à percevoir ce type de réponse comme étant légitime et protecteur devant d'éventuelles agressions de lui-même ou de la famille.

Du point de vue de la théorie psychodynamique, les comportements violents de Luc traduisent une faille de l'instance psychique qu'est le « Surmoi ». Luc a grandi dans une famille où la violence était omniprésente et où il a appris que celle-ci était acceptable. Ceci semble l'avoir conduit à négliger le discernement ou le jugement dans les divers situations limitantes rencontrées durant l'enfance: il s'agit d'une incapacité pour le « Moi » de conjuguer le « Ça » et le « Surmoi ». Le « Moi » de Luc, envahi par l'hostilité, la colère et la peur, ne parvient pas à gérer ces énergies du « Ça » à cause de l'absence du « Surmoi » ainsi que du manque d'aide de la famille. Le « Surmoi » de Luc semble avoir intégré les concepts de bien et de mal de façon inappropriée. Sa tendance à justifier ses comportements comme étant défensifs, notamment avec les pairs, accentue aussi cette hypothèse de la faille du « Surmoi ». Par contre, sa capacité à éprouver des remords après avoir réagi violemment envers sa mère, le fait qu'il cache ses agirs physiquement violents à l'endroit de sa copine et qu'il est capable d'admettre sa violence verbale et psychologique nous indiquent qu'il semble avoir une certaine capacité de discernement et de condamnation de la violence physique. Par contre, cette capacité ne se manifeste qu'après l'agression, ce qui traduit une faille de la fonction de pouvoir du « Moi » qui ne permet pas le déplacement de son agressivité, lorsque ressenti, vers un but plus socialement acceptable. De plus, cet

adolescent semble s'être identifié à son père, qui est son agresseur. Son désir d'individualisation et de différenciation à l'adolescence l'amènerait ainsi, d'un côté, à répéter ces comportements comme stratégies apprises pour s'affirmer et, de l'autre, à éprouver du remords lorsqu'il perçoit qu'il agit de la même façon que celui qu'il dit détester. Le « Moi » de Luc, négociateur de sa personnalité, semble donc être très fragilisé.

Luc se présente comme un adolescent en crise d'identité qui manifeste des comportements violents, mais dont le pronostic se révèle bien différent de celui des autres cas soumis. Nous notons des remords éprouvés, des symptômes dépressifs rapportés au cours de la dernière année, tels la fatigue, la perte d'intérêts et d'appétit ainsi qu'une amplification des agirs violents. On peut croire qu'à l'adolescence, il lutte contre l'adversité de son milieu. S'il capitulait par la fuite, il pourrait possiblement faire une dépression. Cette lutte est effectivement possible, comme nous l'avons déjà vu, grâce à la pulsion agressive; par contre, le fait que les comportements violents se soit généralisés dans les différentes sphères relationnelles de l'adolescent comme stratégie de résolution de problème laisse craindre ultérieurement de la violence et de sérieuses difficultés adaptatives. Il faut par contre considérer les comportements violents de Luc à l'endroit de son père comme une agressivité de conservation, c'est-à-dire surtout défensifs au sens où ils répondent à l'agression du milieu. Pour ce qui est des manifestations envers la mère, elles peuvent être dites violentes puisqu'il semble s'agir d'une agressivité employée à l'intimidation ou à la soumission d'autrui. Par contre, les remords éprouvés nous laissent croire aux capacités de relation et d'introspection de cet adolescent, ce qui constitue un facteur de protection et nous permet de poser un pronostic favorable pour une intervention dûment ciblée par cette analyse.

#### **4.4 Vers une catégorisation de la violence...**

La méthode d'analyse des situations présentée dans ce chapitre se révèle essentielle pour discerner la gravité de l'acte violent commis par un adolescent envers son parent. Comme nous pouvons le constater, les situations de violence des adolescents envers leurs parents constituant un motif de consultation comportent leurs lots de singularités. Leur



considération dans une analyse globale nous permet de distinguer l'agressivité de la violence ainsi que d'avoir des perceptions plus ajustées de la chronicité des comportements en considération de la fonction normative de l'agressivité et des motivations au passage à l'acte violent.

En effet, dans la pratique professionnelle, on tend de plus en plus à promouvoir une certaine analyse des situations et à distinguer les particularités de l'agression. Entre autres, Meichenbaum (2006) propose deux types de comportement, soit l'agression réactive et l'agression proactive. La distinction entre ces deux types réside dans le but poursuivi par la manifestation violente. D'une part, l'auteur mentionne que l'agression réactive fait référence à un comportement de défense où il y a interprétation hostile du comportement d'autrui perçu comme étant retourné contre soi. L'agression serait, selon lui, consécutive à un sentiment de persécution, et les adolescents présentant ce type auraient un faible autocontrôle et un manque au niveau des habiletés sociales. Le « Moi » serait ici un « Moi » qui tente de se protéger d'une agression perçue et issue du milieu où la manifestation violente apparaît. Nous pouvons associer la vignette clinique de Julien à ce type. D'autre part, l'agression proactive, toujours selon lui, serait posée à des fins instrumentales ou hostiles dans l'intention d'avoir ou de nuire. Ce type correspond à des adolescents qui tentent de dominer leur l'environnement et de conserver un certain statut social qui leur permette d'obtenir ce qu'ils désirent. Les adolescents qui agressent proactivement auraient une très faible tolérance à la frustration créée par la limitation ou la contrainte de la réalité et un manque important sur le plan des habiletés sociales. Ce serait des adolescents qui agissent sous l'influence des pulsions issues du « Ça ». Ce type peut être associé au cas de Paul, présenté dans la deuxième vignette clinique, qui est un type plus caractériel ou antisocial. Ainsi, en comparaison avec l'agression réactive qui suit sensiblement les mêmes buts que la pulsion agressive mais dénuée d'habiletés sociales, l'agressivité proactive se veut une façon d'exister sans considération pour l'autre dans une vie relationnelle.

Ces distinctions se révèlent d'une importance cruciale dans l'analyse mais présentent encore des lacunes en regard des situations plus singulières comme celle de Luc.

Il y aurait donc une autre distinction à faire dans un type proactif dont la dynamique interne de l'adolescent se révèle bien différente. On pourrait nommer ce type de proactif protecteur dont le but est d'obtenir quelque chose et de maintenir une dominance, mais cette fois, c'est la protection de soi-même ou des autres qui est recherchée. Ce type pourrait aussi être associé à une réaction consécutive à la violence apprise comme mécanisme de résolution de problème. La distinction dans la dynamique interne réside dans les capacités relationnelles de l'adolescent, donc, la présence du sentiment de culpabilité et l'appropriation de valeurs morales, c'est-à-dire un « Surmoi » constitué selon le point de vue de la théorie psychodynamique.

En conclusion, à la suite des constatations proposées dans l'analyse des vignettes cliniques de ce chapitre et en référence aux types définis par Meichenbaum (2006), nous devons considérer que la vigilance est de mise et qu'une analyse de l'acte violent est indispensable. L'appréciation de l'acte violent d'un adolescent envers son parent doit tenir compte des développements affectif, cognitif et social de celui-ci, du contexte de la manifestation, de sa persistance, de sa généralisation et des caractéristiques de la relation entretenue avec la figure parentale, où la violence se manifeste. Une telle analyse permettra de meilleurs diagnostics, de meilleurs pronostics et, conséquemment, des interventions mieux ajustées aux besoins.

## DEUXIÈME CHAPITRE: LES MODÈLES D'INTERVENTION

Comme l'a démontré le chapitre précédent, on doit distinguer l'agressivité de la violence, et l'analyse de la fonction du comportement se révèle nécessaire pour conduire des interventions ajustées aux spécificités d'une situation. Puisque la problématique étudiée demeure encore mal connue, on peut se questionner sur la considération de cette distinction dans les modèles d'intervention actuellement utilisés et considérer leur efficacité. Effectivement, très peu d'écrits sur le sujet ont été recensés, et ceux qui ont été publiés au Canada, entre autres Cottrell (2001), nous proposent une conception de la violence des adolescents envers leurs parents dans laquelle le parent est la seule victime. Ces écrits établissent la responsabilisation de l'adolescent sans égard à la fonction normative de l'agressivité à cette période de vie et aux caractéristiques parentales et familiales lacunaires. Conséquemment, on incite à des mesures répressives, punitives pour l'adolescent et à un accompagnement psychologique du type dévictimisation pour les parents. On reste donc dans une vision traditionnelle de négation de la fonction normative de l'agressivité ainsi que dans un modèle de répression.

La recherche effectuée sur les modèles d'intervention existants qui visent la maîtrise ou la cessation de la violence nous indique peu de spécificités, car elle se voit plus souvent qu'autrement limitée à des catégorisations générales de problématiques présentées par les adolescents telles la délinquance, les troubles du comportement, les adolescents en difficulté d'adaptation, agressifs ou violents sans que ce soit en lien avec la violence des adolescents envers les parents. Ces interventions sont conduites dans divers contextes environnementaux, soit les centres fermés ou internats, les hôpitaux, les écoles, les Centres Locaux de Services Communautaires, au privé ou au domicile, et s'attachent surtout à pallier à des situations dites de crise et à des déficits relationnels et comportementaux qui sont présents dans la problématique étudiée, tels l'autocontrôle, les habiletés sociales, le développement des habiletés parentales et la relation d'attachement. Dans ce présent chapitre, nous ferons état des programmes et stratégies d'intervention existants et de leur

efficacité selon qu'ils s'adressent à une expression d'agressivité ou de violence d'un adolescent ou encore qu'ils visent les déficits que la problématique comporte. Nous présenterons, dans un premier temps, les interventions qui s'adressent uniquement aux adolescents, dans un deuxième temps, celles qui visent uniquement les parents et, dans un troisième temps, celles qui considèrent l'ensemble des acteurs du conflit. Finalement, en guise de conclusion, un constat sur les modèles d'intervention sera présenté en regard de leur efficacité et de la problématique étudiée.

## 1. INTERVENTIONS ADRESSÉES UNIQUEMENT AUX ADOLESCENTS

Tout d'abord, historiquement, des mesures répressives et punitives furent souvent utilisées lorsque des adolescents présentaient des difficultés d'adaptation importantes (délinquance, troubles de comportements sévères ou troubles de conduite). On peut entre autres mentionner les sentences d'emprisonnement, les suivis de probation et les mesures appliquées lors de l'internement, tels les programmes d'arrêt d'agir et les camps du style entraînement militaire. Puisque ces types de mesure sont souvent associés aux moyens à utiliser pour punir les individus violents, nous nous sommes d'abord attardée à leur application et à leur efficacité.

Nous avons recensé deux études qui traitent des effets des mesures législatives répressives. La première, réalisée par Power et Beveridge (1990) en Europe, porte sur l'effet des mesures d'incarcération. Cette étude, réalisée auprès de 32 jeunes de sexe masculin âgés de 16 à 20 ans, incarcérés pour une sentence de trois mois, révèle que ce type de mesure n'a pas d'effet significatif sur la réduction des comportements déviants, puisque les chercheurs constatent une hausse des actes délinquants commis dans les centres. De plus, pour un nombre significatif d'entre eux, leur libération est assortie d'une mesure de probation. À ce propos, la deuxième étude retenue, réalisée par Byrne (1990) aux États-Unis, note que ces mesures de probation ne se veulent dissuasives que face à la menace d'une nouvelle incarcération et que leur effet dure uniquement durant la période où elles s'exercent. Cet auteur ajoute que les mesures de suivi de probation n'ont jamais été évaluées en regard de leur effet sur la réhabilitation.

D'autres mesures répressives sont aussi associées à l'internement ou à l'incarcération des adolescents. Au Canada, les programmes d'arrêt d'agir appliqués dans les Centres Jeunesse du Québec, comme le rapportent Cabot et Perreault (1998), sont souvent utilisés pour les jeunes qui présentent des difficultés d'adaptation et des troubles du comportement. Ces programmes consistent à mettre en place des mesures de retrait ou d'isolement prolongés. Les auteurs constatent que ces mesures comportementales sont appliquées différemment dans les milieux. Selon eux, elles peuvent servir à prévenir une réaction par laquelle l'adolescent met sa sécurité ou celle d'autrui en danger ou à le contenir lors d'un agir violent. Ils déplorent qu'elles soient aussi utilisées pour des comportements d'opposition sans présence de violence comme, par exemple, un refus de collaboration, de l'argumentation, de l'impolitesse ou une menace verbale. Ces auteurs considèrent que les isolements utilisés comme mesure punitive humilient les adolescents et produisent l'effet contraire à celui désiré en les rendant plus en colère et plus agressifs. De plus, les auteurs affirment que ce type de mesure n'apporte pas d'effet à moyen et à long terme, car les adolescents demeurent vulnérables à la récidive.

Aux États-Unis, les mesures punitives et répressives sont aussi employées envers les adolescents contrevenants. Morash et Rucker (1990) ont évalué un programme comportemental basé exclusivement sur la punition et la discipline, aussi appelé « Boot Camp ». Ce type de programme a été appliqué auprès d'adolescents délinquants en internat. Les auteurs rapportent que ces camps ont pour principaux résultats que les adolescents ont moins souvent besoin d'être arrêtés dans leurs agirs déviants, mais qu'ils sont appréhendés pour des crimes plus sérieux et que certains d'entre eux, quand ils reviennent à l'internat, se montreraient plus profondément engagés dans la délinquance, tant par la fréquence que par l'intensité des gestes posés.

D'autres programmes de types comportemental et cognitif s'adressent aussi aux adolescents mais cette fois dans des objectifs de prévention des difficultés d'adaptation ou de l'aggravation des troubles du comportement sans recours à la punition coercitive. Ces modalités visent à combler les déficits comportementaux qu'on retrouve dans la

problématique spécifique étudiée dans cet essai, soit l'autocontrôle et les habiletés sociales. Voyons d'abord les programmes offerts au Québec en milieu scolaire.

Le programme « *Prends le volant* », conçu par Potvin, Massé, Veillet, Goulet, Letendre, et Desruisseaux (1994), est destiné aux adolescents du premier cycle du secondaire, inscrits au programme d'études régulier ou au programme de cheminement particulier temporaire, présentant des troubles dits de comportement. Sur une base hebdomadaire, le programme vise à réduire la fréquence des comportements inadaptés de ses participants. Les comportements cibles sont ceux qualifiés de surréactifs aux stimuli de l'environnement. L'apprentissage de la résolution de conflits interpersonnels et de l'autocontrôle par la pratique, la punition, le renforcement positif, le façonnement et le modelage sont retenus comme principes d'intervention au sein de ce programme. Le programme contient 24 activités hebdomadaires d'une durée approximative de 60 minutes. En date de la remise de ce travail, nous n'avons recensé aucune recherche évaluative de ce programme.

Le programme « *L'entraînement aux habiletés sociales d'élèves éprouvant des difficultés d'adaptation au secondaire* », expérimenté en 1990 par Bourque, Bernier, Thériault et Thibault, cité dans Martin (1999), cible les étudiants de secondaire quatre ayant au moins un échec scolaire, une évaluation de trouble des conduites et un haut niveau d'absentéisme. Il se propose d'améliorer le rendement scolaire ainsi que les habiletés sociales des étudiants qui participent à l'entraînement. Le programme préconise l'acquisition d'habiletés sociales par l'emploi du modelage, du jeu de rôle et de la rétroaction. Il s'agit d'une pédagogie directive. Le programme comprend neuf séances de groupe hebdomadaires de 50 minutes. Dans l'évaluation du programme, on fait référence à la production et à la performance des adolescents en jeu de rôle faites avant et après l'entraînement. Les résultats révèlent que les participants obtiennent un meilleur rendement après l'intervention. Par ailleurs, l'intervention n'a eu aucun impact sur le rendement scolaire de ses participants, et il n'y a pas non plus de résultats significatifs notés concernant la généralisation des apprentissages.

Une étude sur « *les effets d'un entraînement à l'autocontrôle dans le but de réduire les besoins de supervision directe* », effectuée par Ninness, Fuerst, Rutherford et Glenn (1991), citée dans Martin (1999), décrit un programme à l'étude qui s'adresse à des étudiants de 14 et 15 ans. Ceux-ci doivent présenter des difficultés d'adaptation graves. Il vise une augmentation de l'autocontrôle chez les participants dans le but de réduire les besoins de supervision directe. La durée du programme est de cinq semaines. Il comprend deux volets appliqués séparément chaque jour (60 minutes par volet). Le premier volet consiste à améliorer les habiletés scolaires des participants. Le deuxième volet correspond à l'apprentissage des habiletés d'autocontrôle. Ce dernier comprend une autoévaluation périodique confirmée par l'enseignant. Un système d'émulation apprécie les résultats de cette autoévaluation. À la fin de l'entraînement, une diminution significative des comportements non désirés en classe est constatée. Ce résultat continue de se maintenir après la cessation de l'autoévaluation chez les élèves. Toutefois, l'entraînement n'eut pas d'effet sur les comportements perturbateurs se présentant lors des périodes de transition entre deux classes, donc une généralisation déficitaire. Les auteurs expliquent cette constatation par le fait que l'enseignant n'est plus sur place pour vérifier les autoévaluations et par une tendance à la surévaluation chez les élèves.

Deux autres programmes pour adolescents violents ont particulièrement retenu notre attention. Ces programmes ont pour cible tous les types de violence sans s'adresser spécifiquement à la problématique des comportements violents des adolescents envers leurs parents.

Tout d'abord, le programme « *AD-AGR-A (Adolescent-Agressifs-Action)* », décrit par Lussier *et al.* (2001), réfère à une modalité d'intervention où la fonction normative de l'agressivité est reconnue. Ce programme basé sur une approche cognitivo-comportementale appliquée dans les Centres Jeunesse du Québec s'adresse aux adolescents qui présentent des troubles du comportement : agressivité et violence. Le programme vise à apprendre aux adolescents des nouvelles façons de composer avec leur agressivité afin d'orienter cette énergie vers des voies plus constructives. L'intervention propose une sensibilisation de l'adolescent à sa propre agressivité et à celle des autres dans

une approche de tolérance pour l'amener à établir des contacts sains avec autrui, et ce, même dans des moments de tension. Le programme enjoint l'adolescent à partager des sentiments pénibles accumulés sans nuire à autrui et veut le conduire à découvrir les avantages qu'il peut retirer de l'écoute et de l'accueil dans ses relations avec les autres. De plus, des slogans positifs sont préconisés comme moyens de les sensibiliser, de les motiver et de leur rappeler la démarche dans laquelle ils sont inscrits. On y retrouve des slogans tels: "L'agressivité, c'est la vie", "L'agressivité, c'est cette énergie vitale qui circule en moi", "L'agressivité, c'est ce qui me pousse à l'action", "Exprimer son agressivité, c'est exprimer mon désaccord à la bonne personne de la bonne façon", "Négocier avec l'agressivité, c'est aussi accepter que les autres l'expriment", "Employée positivement, l'agressivité consolide mes relations plutôt que les briser". L'évaluation de ce programme a été réalisée par Mireault et Lussier (2000) de façon qualitative et à partir de la perception des parents. Les résultats présentés rapportent que l'intervention a permis d'éviter dans 40 % des cas des mesures d'arrêt d'agir, dans 25 % des cas, des mesures de placement, dans 30 % des cas, la prolongation d'un placement, dans 10 % des cas, des mesures de répit et dans 15 % des cas, un suivi au domicile. Mentionnons ici qu'un choix de réponses était présenté, et que les parents pouvaient cocher tous les choix qui s'appliquaient à leur situation, ce qui explique les résultats présentés par les auteurs.

Un autre programme, « *Agression Replacement Training* », appliqué aux États-Unis, rapporté et évalué par Linda, Reddy, Arnold et Goldstein (2001), s'adresse aux adolescents dits agressifs en milieu scolaire, en milieu de garde fermée ou en d'autres contextes thérapeutiques. Les principes d'intervention sont basés sur un modèle multimodal comprenant les approches cognitivocomportementale et psychoéducative et l'entraînement au raisonnement moral. L'intervention traite le phénomène d'inadaptation sous trois angles, soit les développements d'habiletés sociales, l'autocontrôle et le jugement moral. Elle se déroule sur dix semaines à raison de trois rencontres de groupe (six à huit jeunes) par semaine, pour chacun des angles, d'une durée d'environ 50 minutes, sauf en ce qui a trait au développement du raisonnement moral, qui demande des séances plus longues. Le développement d'habiletés sociales se réalise en six étapes: 1) l'apprentissage



d'habiletés sociales de base (ex. se présenter); 2) l'apprentissage d'habiletés sociales avancées (ex. demander de l'aide); 3) le développement d'habiletés pour composer avec les sentiments (ex. exprimer des sentiments d'affection envers l'autre); 4) l'apprentissage d'alternative à l'agression (ex. se retirer); 5) l'habileté à composer avec le stress (ex. se préparer à une conversation stressante); et 6) planifier ses techniques (ex. établir des priorités pour résoudre des problèmes). Les techniques utilisées sont le modelage, le jeu de rôle, la rétroaction sur la performance et la généralisation des apprentissages. En ce qui a trait à l'autocontrôle, le programme offre de l'enseignement sur ce qu'il faut faire au lieu d'utiliser l'agressivité et sur ce qu'il ne faut pas faire lors de moments de colère ou de trop grande frustration. Le programme propose l'apprentissage de comportements dans une séquence débutant par l'identification des facteurs externes et internes qui provoquent des sentiments de colère menant à l'agression ainsi que de ceux qui n'y conduisent pas, l'identification du point de non-retour, l'apprentissage de stratégies pour réduire la colère, le rappel des facteurs internes et externes qui ne conduisent pas à l'agression pour se contrôler et s'autoévaluer dans sa démarche. Le développement du raisonnement moral se fait par l'enseignement à partir de la résolution de dilemmes moraux au sein d'un groupe. Les dilemmes se complexifient au fil des rencontres, et l'intervenant joue un rôle de modèle pour les adolescents lors de difficultés rencontrées dans leurs raisonnements. L'évaluation de ce programme démontre des effets positifs et une réduction importante de l'agir de l'agressivité en comparaison avec des adolescents d'un groupe témoin. Ceux qui ont suivi le programme rapportent se sentir moins souvent en colère et être plus en mesure de se contrôler. De plus, les stratégies apprises semblent se généraliser et se maintenir au fil du temps lorsque l'adolescent perçoit les effets positifs des changements dans son comportement.

Dans un contexte hospitalier et selon une approche d'intervention psychodynamique, un autre modèle d'intervention a retenu notre attention. Ce modèle décrit par Baudelaire, Bourcier et Girardon (2002) se pratique en Europe dans un centre de crise. Cette modalité d'intervention nous a intéressée même si elle se destine indifféremment à toutes les problématiques dites fréquentes à l'adolescence. Ce modèle

d'intervention est basé sur une approche de médiation et de proximité de réseau qui se veut un travail de reprise du processus psychique de séparation et d'individualisation. Il intervient dans toutes les situations de crises pathologiques de l'adolescent en interaction forte avec son environnement et s'effectue sur une base volontaire. Les adolescents peuvent être hospitalisés dans ce centre de 15 jours à trois semaines sans suivi post intervention. Le groupe est le médium privilégié dans la thérapie offerte, et l'accent est mis sur l'expression personnelle. De plus, l'intervention comporte aussi l'évaluation des capacités de l'adolescent à s'adapter dans un milieu non protégé par le biais de sorties organisées. Aucun élément d'évaluation de cette modalité n'a été rapporté par les auteurs. Par contre, ils mentionnent trois contre-indications, soit le refus du patient, les cas de pathologies somatiques et les situations où il y a présence d'agitation avec violence, qui requièrent alors une structure plus contenantante du type isolement. Les auteurs notent aussi une limite au modèle d'intervention à cause de la brève durée du temps d'hospitalisation, car ils mentionnent qu'un certain nombre d'adolescents ne sont pas en mesure de retourner à leur domicile après le temps prévu et nécessitent une intervention prolongée.

## 2. INTERVENTION ADRESSÉE UNIQUEMENT AUX PARENTS

Nous n'avons recensé qu'une seule modalité d'intervention qui s'adresse spécifiquement et uniquement aux parents. Celle-ci est effectuée dans les centres hospitaliers lorsque l'adolescent reçoit des services de pédopsychiatrie. Ce modèle, décrit par Fericelli-Broun (2002), appliqué en Europe, se définit comme un travail de guidance auprès des parents d'adolescents en difficulté psychique. L'auteur mentionne que le terme guidance est ici utilisé dans le sens d'accompagner pour venir en aide, et ce, selon une approche psychodynamique. L'intervention consiste à offrir aux parents un travail individuel pour les soutenir dans leurs capacités de penser à propos de leur enfant, pour les amener à faire confiance à leurs capacités psychiques, pour les aider à développer leurs propres possibilités d'aide, pour désamorcer les situations de clivage ainsi que pour favoriser l'implication du parent dans le travail des différents acteurs qui interviennent auprès de leur enfant. L'intervention offerte par le travail de guidance est parfois ponctuelle mais, selon l'auteur, plus souvent qu'autrement, se réalise à long terme. Aucune évaluation

formelle de cette modalité n'a été réalisée. Par contre, quelques parents qui y ont eu recours rapportent que cela les a aidés à faire face aux difficultés vécues avec leur adolescent, à mieux le soutenir et, dans certains cas, cela a aussi favorisé l'ouverture de l'adolescent pour recevoir de l'aide.

### 3. INTERVENTION ADRESSÉES CONJOINTEMENT AUX ADOLESCENTS ET À LEURS PARENTS

Les modèles de ce type d'intervention sont variés et présentent des distinctions en regard de l'approche théorique, des buts poursuivis, et ce, selon les contextes et milieux dans lesquels ils sont appliqués. Voyons d'abord les programmes d'intervention utilisés dans un internat sécuritaire fermé.

Aux États-Unis, l'« *Attachment Based Program* », rapporté par Moretti, Holland et Peterson (1994) et évalué par Moore, Moretti et Holland (1998), concerne des adolescents ayant des troubles de conduite avec présence d'insécurité, placés en internat. Le placement de l'adolescent se réalise pour une durée de trois mois du lundi au vendredi. Le programme d'intervention est fondé sur la théorie de l'attachement. Il est dispensé à l'adolescent par un éducateur dans l'optique du développement et du maintien d'une relation sécurisante plutôt que sur une relation de contrôle des comportements. Le programme propose aussi des rencontres de groupe pour les parents au cours du placement de leur enfant afin de les aider à développer une relation saine avec leur adolescent. Ceux-ci ont aussi accès à des consultations hebdomadaires avec l'éducateur responsable du suivi de l'adolescent et à un soutien de deux semaines dans la communauté à la suite du placement. Les résultats de l'intervention attestent d'une réduction des problèmes extériorisés, du nombre de critères diagnostics des troubles de conduite, du trouble oppositionnel et du trouble d'hyperactivité après les 6, 12 et 18 mois suivant l'intervention.

Toujours en provenance des États-Unis, le « *Menninger Residential Treatment Program* », rapporté et évalué par Leichtman, M., Leichtman, M. L., Cornsweet Barber et Neese (2001), propose aux adolescents sérieusement perturbés, résidant en internat, et à leur famille une intervention multimodale basée sur les approches psychodynamique,

cognitivocomportementale, éducative et familiale, réalisée par une équipe multidisciplinaire. Cette intervention se réalise dans les cas où le séjour en internat est d'une plus courte durée que dans les programmes plus traditionnels. L'intervention propose un traitement psychiatrique comprenant la pharmacothérapie, la psychothérapie, la thérapie de groupe et la thérapie familiale. L'évaluation du programme révèle son efficacité pour les adolescents avec de graves problèmes de comportement pour lesquels d'autres modalités de traitement ont donné peu de résultats. De plus, une amélioration comportementale significative est notée pendant la période d'admission à l'internat et au retour dans la communauté, et cette amélioration se maintiendrait au cours de l'année suivant le placement.

Deux autres études américaines ont évalué des modèles d'intervention d'approche systémique. Henggler, Hanson, Borduin et Urey (1986) ont évalué l'effet du traitement multisystémique, qui offre une intervention au domicile d'une moyenne de 24 heures pour une durée de trois mois, dont l'objectif tourne autour de la compréhension systémique des comportements déviants de l'adolescent. Les auteurs rapportent une baisse significative des troubles de conduite, de l'agressivité, de l'anxiété et de l'immaturation chez les adolescents. Du côté parental, ils notent que la relation avec le père comporte plus de communication, et que la mère serait plus affectueuse, plus empathique, son discours étant orienté vers la résolution de conflits, elle-même se montrant moins agressive envers l'adolescent, celui-ci se montrant à son tour moins agressif envers sa mère. Henggeler, Melton et Smith (1992) ont comparé les effets d'une approche multisystémique à ceux des services correctionnels. Cette approche favorise une intervention de maintien à domicile sur une durée de 59 semaines. Ils présentent des résultats significatifs en regard d'une amélioration du fonctionnement de la famille, d'une relation mère adolescent plus affectueuse à partir du troisième mois d'intervention, d'une responsabilisation de l'adolescent, de la diminution des récidives de celui-ci et de la diminution de l'agressivité manifestée dans ses relations avec les pairs.

Toujours selon une approche de maintien au domicile, mais cette fois au Canada, dans des Centres Locaux de Services Communautaires (CLSC), le programme « *Crise Ado*

*Famille* » propose un modèle d'intervention écosystémique avec une approche où la crise est perçue comme un levier de changement. Le programme décrit par Touchette, Gendron, Simard et Pauzé (2005) propose une intervention rapide, dans les deux heures suivant la référence, et intensive, à raison de deux à trois rencontres d'une durée de trois à quatre heures par semaine sur une étendue de huit à dix semaines. Le programme s'adresse aux adolescents qui présentent des troubles du comportement et à leur famille, dans des situations de crise. L'intervention comporte une évaluation systématique, à l'aide d'un protocole qui comprend un ensemble de tests psychométriques, concernant le fonctionnement de la famille (résolution de problème et communication entre les membres), les pratiques disciplinaires des parents et le rétablissement de la relation parent enfant. Ce programme offre aussi un soutien psychologique aux parents et à l'adolescent et vise l'insertion scolaire ou sociale ainsi que la réduction des comportements extériorisés chez les adolescents. De plus, l'intervention inclut l'accompagnement et la référence lorsque les difficultés de l'adolescent et de la famille ne parviennent pas à être stabilisées par la seule application du programme. Les intervenants du programme « *Crise Ado Famille* » se doivent donc de travailler en partenariat avec les autres ressources gouvernementales, communautaires et légales. L'évaluation de ce programme, réalisée par Pauzé, Joly, Yergeau, Toupin et Touchette (2005), révèle une évolution du fonctionnement des familles, de la relation parent enfant, une diminution de la détresse psychologique des parents et de leur engagement auprès de leur enfant. Ils rapportent aussi un effet significatif sur la réduction des problèmes de comportements des jeunes en mentionnant que les adolescents desservis reconnaissent présenter moins de conduites antisociales. Cette évolution s'observe entre l'entrée dans le programme et la fin de l'intervention. Par contre, ces jeunes et ces familles présentent un peu plus de problèmes une année après l'intervention que ceux de la population générale. Les chercheurs indiquent que dans 45 % des cas, l'intervention de crise a été terminale et que, pour les autres, une intervention prolongée par d'autres services a été nécessaire.

Les modèles et programmes rapportés concernant les interventions qui s'adressent conjointement aux adolescents et à leurs parents ne traitent pas spécifiquement de la

violence de l'adolescent envers ses parents, et nous n'avons recensé aucun programme spécifique à l'objet de cet essai. Par contre, un document de formation adressé aux psychologues, dans le cadre d'un atelier offert lors d'un congrès de leur ordre professionnel, a particulièrement retenu notre attention puisqu'il traite spécifiquement la problématique de la violence des adolescents en tenant compte d'une analyse préalable de la fonction du comportement pour distinguer un comportement réactif d'un comportement proactif. L'auteur, Meichenbaum (2006), préconise un travail de collaboration avec les familles et invite les professionnels à utiliser une approche systémique combinée à une approche cognitivocomportementale. Celui-ci propose une intervention familiale, individuelle et de groupe, en mentionnant que les parents préféreraient des discussions de groupe à d'autres moyens d'intervention plus individuels comme par exemple la lecture et l'écriture. Il précise que l'intervention réalisée auprès de l'adolescent doit comporter un travail de restructuration cognitive, d'expérimentation et de développement des habiletés sociales en ciblant particulièrement la résolution de problème, la communication avec les figures d'autorité et la généralisation par le biais de mises en situation. De plus, l'auteur propose une procédure éducative des parents par le biais d'informations, de l'enseignement des habiletés parentales générales (la discipline, la planification, l'anticipation des problèmes et des mesures à utiliser) et du développement des habiletés parentales spécifiques avec un adolescent telles que la remédiation à la communication négative, l'entraînement à la résolution de problème et l'utilisation de la négociation. Puisque ce document en est un de formation, l'intervention proposée n'a pas été évaluée, et aucune donnée à cet effet n'a été recensée.

#### 4. CONSTATS SUR LES DIVERS MODÈLES D'INTERVENTIONS

Tout d'abord, à la lumière des études réalisées sur l'effet des mesures répressives et punitives appliquées à des adolescents internés dans le cadre de la loi, il apparaît qu'une approche strictement punitive ne semble pas présenter des améliorations comportementales significatives chez les sujets adolescents aux comportements déviants. Quant aux interventions soutenues par un modèle psychodynamique, aucune étude, à notre connaissance, n'en a mesuré quantitativement les effets, et elles peuvent même s'avérer une

contre-indication à la protection de l'adolescent et de sa famille. À cet égard, pour les adolescents qui présentent la problématique de la violence envers leurs parents, ce mode d'intervention ne serait approprié que dans un second temps pour une reprise des processus psychiques régulateurs des pulsions, comme on l'a vu dans le chapitre de cet essai sur la fonction normative de l'agressivité.

Toujours du côté des modalités d'intervention à l'endroit des adolescents, la recension des écrits scientifiques montre un plus grand nombre d'approches théoriques comportementaliste ou cognitivocomportementale pour traiter les déficits d'habiletés sociales et d'autocontrôle. À court terme, les résultats de ces approches s'avèrent satisfaisants, mais l'on doit déplorer des lacunes quant à la conservation et à la généralisation des acquis. Par contre, les interventions utilisant une approche cognitivocomportementale, tel le programme « *AD-AGR-A (Adolescent-Agressifs-Action)* », semblent être le plus efficaces si l'on réfère aux résultats obtenus, à savoir l'évitement ou la réduction de mesures répressives, de placements ou de suivis. L'on peut inférer que cette efficacité est associée au fait qu'on ne tente pas d'éliminer complètement l'agressivité mais de la canaliser en tenant compte de sa fonction normative. Ces constats donnent encore plus de poids à l'importance accordée, dans cet essai, à l'énergie agressive nécessaire dans la construction de l'identité et le développement de l'être humain. Le programme multimodal « *Agression Replacement Training* » propose aussi une intervention intéressante pour les adolescents violents. Les résultats obtenus démontrent une réduction de tels comportements. Il semble que le volet sur le développement du jugement moral soit donc aussi à considérer dans la problématique de la violence de l'adolescent envers ses parents en tenant compte du stade de développement de l'adolescence et des failles du « Surmoi » présentes dans la problématique étudiée. Ce volet du programme ajouté au développement des habiletés sociales et de l'autocontrôle nous porte à penser qu'une intervention multimodale permettrait le maintien et la généralisation des apprentissages. Il s'avère donc qu'une intervention auprès de l'adolescent violent envers ses parents ne peut être efficace que si elle tient compte de la complexité du phénomène de l'utilisation lacunaire d'une agressivité dans le développement de la socialisation de l'être humain.

Quant aux interventions recensées qui s'adressent aux parents et conjointement aux adolescents et à leurs parents, on note une efficacité significative, et ce, principalement en regard du maintien des apprentissages. À ce sujet, les résultats des recherches nous indiquent que la collaboration de plus d'un agent social dans les divers modèles d'intervention auxquels les adolescents sont exposés est nécessaire pour renforcer les nouveaux apprentissages réalisés par ceux-ci (Fraser, 1995, Martin, 1999 et Cottrell 2001). En effet, plusieurs auteurs (Fraser, 1995, Peeters, 1997 et Coleman et Roker, 2001) considèrent la nécessité d'ajouter, aux programmes d'intervention sur la violence à l'adolescence, un volet sur le développement des compétences parentales. Selon ces avis, il semble que dans l'intervention soient requises cinq compétences parentales à développer pour réduire le risque d'apparition de comportements antisociaux chez les adolescents, soit: a) l'engagement parental; b) le renforcement positif; c) la résolution des problèmes interpersonnels avec l'adolescent; d) la discipline; et e) la supervision. Ces compétences seraient associées significativement à la conservation des acquis. En complément, deux études viennent appuyer l'importance de l'implication des parents dans l'efficacité de l'intervention auprès des adolescents. La première, réalisée par Knox, Carey, Kim et Marciniak (2004), rapporte que cette donnée incluse dans le déroulement des traitements adressés aux adolescents agressifs et violent est celle qui se révèle être la plus significative sur la réduction de ce type de comportement. La deuxième étude, réalisée par Moon, Sundt, Cullen et Wright (2000), nous indique que les thérapies familiales s'avèrent être efficaces sur la réhabilitation des jeunes contrevenants dans 61,3 % des cas. On peut donc conclure qu'une stratégie d'intervention impliquant les parents permet un meilleur pronostic en regard de la maîtrise ou de la cessation des comportements déviants de l'adolescent si elle comprend des interventions sur ses déficits comportementaux, sur le développement des compétences parentales et sur l'amélioration de la relation d'attachement.

Finalement, en résumé et en réponse aux questions préalablement posées dans l'introduction de cet essai, aucun programme recensé n'intervient spécifiquement sur la problématique de la violence des adolescents envers leurs parents. Les modèles recensés



s'adressent de façon générale aux déficits comportementaux et relationnels ou, encore, sont dirigés contre la violence sans pour autant que celle-ci s'exerce envers les parents. De plus, effectivement, les approches cognitives et comportementales sont souvent utilisées dans les programmes proposés aux jeunes et à leurs familles, mais, pour la plupart, elles n'évaluent pas l'origine de cette violence et proposent une intervention qui se révèle être incomplète, ce qui affecte leur efficacité. Les modèles d'intervention recensés semblent dépendre, plus souvent qu'autrement, d'une approche théorique de l'intervenant sans analyse préalable des déclencheurs des comportements violents. Par contre, les recommandations issues des recherches menées sur l'efficacité des programmes semblent être de plus en plus considérées dans la pratique professionnelle, citons en appui Meichenbaum (2006), ce qui nous porte à croire qu'on commence à tendre vers des interventions qui tiennent compte de la complexité du phénomène tant sous l'angle individuel que familial. Finalement, il se révèle qu'une intervention dûment ciblée auprès de l'adolescent et l'implication des parents dans les traitements sont les éléments les plus significatifs pour la réduction des comportements déviants auxquels on peut associer la problématique de la violence des adolescents à l'endroit de leurs parents.

## DISCUSSION ET CONCLUSION

Dans cette discussion, nous vous proposons de faire le point quant aux définitions des termes agressivité et violence sur la fonction normative de l'agressivité, la pathologie qu'est la violence et la méthode d'analyse proposée en vue d'une catégorisation de la violence. Nous ferons aussi un retour sur les modèles d'intervention rapportés dans notre deuxième chapitre avec les trois vignettes cliniques en suggérant quelles interventions nous apparaissent les plus pertinentes, et ce, en prenant en considération des différences dans la motivation à l'agression de l'adolescent envers son parent. En conclusion, nous proposerons des cibles de recherches sur les plans de la compréhension de la problématique, de la méthode d'analyse des situations et conséquemment des interventions correctives.

Tout d'abord, la réalisation de cet essai a permis, d'une part, de mettre en lumière le manque de spécificité dans la documentation à savoir que peu d'ouvrages traitent spécifiquement de la violence des adolescents envers leurs parents. Bien que les intervenants sociaux soient d'avis que ce phénomène augmente dans notre société, il semble qu'il soit difficile de l'expliquer et le quantifier. D'autre part, les définitions et l'utilisation des termes agressivité et violence qui sont proposées dans les écrits (Bergeret, 2000, Houzel, et al., 2000, Laborit, 1994, Lorenz, K. (tiré de Houzel, et al., 2000), Dumas, 1999 et Grana Gomez et al., 2003) génèrent de la confusion, car ces termes sont utilisés indifféremment alors qu'on note une distinction entre un comportement qui est d'ordre instinctif et réagi d'un autre qui est planifié et agi avec intentionnalité. Ces imprécisions et confusions dans la définition des termes proposés nous font réaliser, à la suite de cet essai, que l'agressivité et la violence ne doivent pas être amalgamés. Ceci nous conduit à relativiser les études qui tentent d'expliquer ou de faire état de la prévalence de la violence puisque, pour la plupart, elles confondent l'agressivité normale à la période de vie de l'adolescence avec la violence ponctuelle et sa forme pathologique. De plus, nous avons noté que la manifestation de violence comporte des spécificités selon les caractéristiques personnelles des adolescents qui y recourent et de l'environnement dans lequel ils évoluent. L'on doit de nouveau déplorer

que ces éléments ne soient pas toujours exhaustivement considérés dans les recherches alors qu'ils viennent nuancer le sens du comportement violent, la motivation du passage à l'acte et l'hypothèse diagnostique émise dans la pratique professionnelle.

En effet, cet essai a permis de mettre en évidence la différence entre l'agressivité et la violence. L'agressivité, étant une énergie fondamentale nécessaire à la vie et au développement de l'être humain, lui permet d'exister, de s'affirmer, de se différencier et de résister aux tendances destructives de l'environnement (Golse, 2001 et Laborit, 1994). La violence, quant à elle, est issue, principalement, de l'expérience sociale lacunaire de l'agressivité et est agie avec une intention de posséder ou de nuire (*Petit Robert*, 1984 et Laborit, 1994). Nous avons aussi fait ressortir que sa forme pathologique implique l'inadaptation sociale et la généralisation du comportement dans les différentes sphères de la vie relationnelle de l'adolescent. Cette considération de l'énergie agressive naturelle vient alors nuancer le concept de violence et celui de pathologie puisqu'elle permet de considérer le degré de violence contenu dans le comportement, de déterminer le pronostic et d'orienter l'intervention. Nous avons noté qu'il est facile de confondre agressivité et violence lorsque nous négligeons d'examiner ce qui motive un adolescent à recourir à la brusquerie, voire à la violence, ou encore ce qui ne lui permet pas de contenir l'affect ou de le symboliser à des fins socialement acceptables. À cet effet, la littérature notamment celle qui s'inscrit dans les courants éthologique (Laborit, 1994), développemental (Golse, 2001) et psychodynamique (Bergeret, 2000), a largement fait état de l'étude de la vie pulsionnelle et comportementale et a nuancé l'agressivité de la violence. Par contre, nous pouvons déplorer que leurs concepts explicatifs soient trop souvent éludés des recherches ou ne ciblent qu'un modèle explicatif de celles-ci, lequel est souvent sociologique et behavioral.

Ensuite, pour illustrer la démarche évaluative nécessaire de l'acte violent, nous avons présenté trois vignettes cliniques d'adolescents réputés violents envers leurs parents. L'on doit reconnaître qu'elles reflètent assez bien la nécessité, pour une meilleure analyse, de faire appel à plusieurs théories explicatives dont la théorie systémique, de l'apprentissage et psychodynamique. Nous notons que des données manquantes dans chacune d'elles s'avèrent un écueil pour bien saisir la complexité de

chaque situation et distinguer les différents types de violence. Une considération de ces différents types pour une catégorisation de la violence se révèle être d'une importance cruciale pour conduire à des interventions ajustées aux besoins de l'adolescent et de sa famille. Par contre, on peut encore une fois déplorer que les deux types identifiés dans la littérature par Meichenbaum (2006) sont encore trop globaux pour des situations qui, somme toute, sont singulières, ce qu'illustre notre troisième vignette clinique de Luc âgé de 16 ans.

De plus, la majorité des modèles d'intervention proposés ne distinguent pas l'agressivité de la violence. Aussi, la tendance générale observée dans notre société, qui veut qu'on punisse ce genre de comportement, nous porte à croire à l'utilisation systématique de représailles que l'on souhaite dissuasives alors que les effets rapportés dans les différentes études constatent leur inefficacité pour la cessation d'agirs déviants (Power et Beveridge, 1990, Byrne, 1990, Cabot et Perreault, 1998, et Morash et Rucker, 1990). Ajoutons que la considération du rôle normatif de l'agressivité et l'évaluation de l'acte violent sont aussi exclues dans la détermination de l'intervention envers l'adolescent concerné. Généralement, l'intervention vise la modification du comportement sans égard à ce qui le motive ni aux réactions de ceux qui le subissent, à savoir les parents, pour l'objet de cet essai. À cet égard, on constate que les interventions qui s'inscrivent dans une approche familiale s'adressent à des catégories de problématique présentées par les adolescents sans cerner spécifiquement les comportements violents des adolescents envers leurs parents. Ce manque de spécificités dans les modèles qui utilisent ce type d'approche nous a amenée à nous questionner sur l'efficacité de ceux-ci dans la conduite d'interventions correctives de la violence des adolescents envers leurs parents. On note d'abord que certaines actions sélectionnées parmi les modèles d'intervention recensés nous apparaissent appropriées et pertinentes, notamment en ce qui a trait aux déficits comportementaux d'habiletés sociales et parentales. En effet, ces déficits des fonctions de la personnalité de l'adolescent se révèlent être associés avec les habiletés éducatives ou parentales de la victime. Par contre, la séquence de ces actions devrait, selon nous, varier en regard des besoins et spécificités des situations relevées par l'analyse clinique. Nous soulignons l'absence de cette

considération dans les modèles recensés qui, conséquemment, s'appliquent de façon uniforme à l'ensemble des situations sans distinction des besoins particuliers.

À la lumière des réflexions présentées dans l'analyse des vignettes cliniques, nous voyons la nécessité d'une méthode d'analyse plus systématique qui permet de situer les différences entre les trois types de violences rapportés et de planifier des interventions spécifiques. Nous croyons que l'analyse des situations doit tenir compte des déclencheurs de l'acte violent, des caractéristiques propres à l'adolescent, de la dynamique familiale ainsi que de la relation entretenue entre le parent et l'adolescent. De plus, la persistance et la généralisation des manifestations d'agressivité et de violence, les perceptions qui peuvent légitimer l'utilisation du comportement, dont d'éventuelles distorsions cognitives, ainsi que la perception de soi de l'adolescent doivent aussi accompagner le processus d'analyse de la situation et mettre en évidence la fonction que joue le comportement dans les relations sociales de l'adolescent et, spécialement, celle entretenue avec ses parents. Les procédures à privilégier seraient l'enquête sur la famille, l'analyse des déclencheurs de la violence en regard des caractéristiques propres à l'adolescent, à sa famille et à ses parents pour ensuite combiner les différentes approches théoriques afin de permettre de mettre en lumière le sens et la fonction du comportement et, conséquemment, de distinguer les différents types, soit réactif, proactif et proactif protecteur. L'analyse devrait aussi conduire à identifier les failles dans la personnalité. Pour ce qui est de la violence réactive, plus apparentée à de l'agressivité qu'à de la violence proprement dite, on relève une fonction de défense issue d'une perception d'agression extérieure, ce qui traduit un « Moi » fragile ayant besoin de se rassurer, c'est-à-dire de se délivrer de cette anxiété, d'une continuelle menace. En ce qui a trait aux adolescents qui agressent proactivement leurs parents, on note une fonction de pouvoir sur autrui où l'agression a un but instrumental ou hostile dans l'intention de dominer et de conserver un certain statut social qui permet d'obtenir ce qui est convoité. La faille est ici d'ordres égocentrique et narcissique, révélant des retards affectifs au plan du « Surmoi » : c'est un « Moi » qui existe sans considération pour l'autre. Finalement, en regard du dernier type proposé, proactif protecteur, on considère la fonction de protection du comportement violent envers un milieu familial adverse et donc une légitimité généralisée du recours à la violence. La faille ici identifiée est principalement au niveau

de la fonction de pouvoir du « Moi ». La méthode d'analyse proposée dans cet essai nous a amenée à identifier ces failles, à mettre en évidence les différences qui sous-tendent ces trois types et devrait donc conduire à des interventions mieux ajustées aux spécificités des situations.

Les analyses des trois vignettes cliniques suggèrent, pour éradiquer la violence d'un adolescent envers son parent, une intervention multimodale combinant les approches cognitive, comportementale, individuelle et familiale. Par contre, la séquence des actions conduites dans l'intervention doit varier selon les cas et les besoins spécifiques identifiés. D'abord, pour ce qui est de la vignette clinique de Julien, qu'on associe au type réactif, on peut préconiser une intervention qui vise le développement de l'autonomie du « Moi » de Julien et l'adaptation des parents à la période de vie qu'est l'adolescence en favorisant l'ajustement de leurs pratiques éducatives à la nécessité d'autonomie de leur enfant. Le besoin ici représenté dans la manifestation de violence à l'égard des parents est celui de rendre ceux-ci sécurisant pour leur enfant et de permettre à l'adolescent de développer ses capacités individuelles et sociales. Ensuite, pour la vignette clinique de Paul, qu'on associe au type proactif, nous croyons que l'intervention ne peut se réaliser que par la relation d'attachement de l'adolescent envers une figure d'autorité sécurisante et significative, et ce, par le concours d'un plus grand encadrement. Cette intervention doit inévitablement favoriser le développement de la relation d'attachement et le développement du « Surmoi » par l'entraînement au raisonnement moral. Finalement, pour la situation de Luc, associé au type proactif protecteur, nous croyons qu'une intervention préalable auprès de la mère est nécessaire et qu'elle doit tenir compte de sa détresse psychologique. Les besoins ici représentés sont, dans un premier temps, la nécessité que le parent reprenne sa fonction de protection envers son enfant et, ensuite, celle de viser le développement de la fonction de pouvoir du « Moi » de l'adolescent, de son estime de soi, et ce, afin de permettre la différenciation et l'individualisation.

Si de nombreux écrits sont consacrés à l'étude de la violence à l'adolescence, sa manifestation dans le contexte spécifique de l'adolescent envers ses parents n'a pas été encore suffisamment étudiée. On peut donc conclure qu'il nous manque d'importantes données explicatives de celle-ci. Ce manque de données explicatives ainsi que

l'apparente absence d'une méthode d'analyse qui permet de discerner les divers types de violence et, conséquemment, des interventions spécifiques requises, nous conduisent à de nouvelles pistes de recherche en ce domaine. Nous recommandons de réaliser des recherches de type exploratoire descriptif qui permettraient d'identifier plus exhaustivement les variables à considérer. D'autre part, ces recherches devraient ensuite s'orienter vers une validation d'un processus d'analyse. Ce protocole d'analyse d'une situation de violence d'un adolescent envers son parent devrait permettre la catégorisation et, ensuite, l'ajustement des interventions en fonction des différents types et de leurs besoins spécifiques, ce qui constituerait aussi une nouvelle piste de recherche quant à l'adéquation de l'intervention. À la lumière des conclusions proposées dans cet essai, ces recherches sont, à notre avis, des plus pertinentes, pour permettre une meilleure compréhension du phénomène et, conséquemment, l'ajustement de la pratique professionnelle aux particularités de chacune des situations.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Achenbach, T.M. (1991). *The Child Behavior Checklist*. Vermont: University of Vermont.
- American Psychiatric Association. *Mini DSM – IV. Critères diagnostiques* (Washington, DC, 1994). Traduction française par J.-D. Guelfi et al., (1996), Paris: Masson.
- Agnew, R. et Huguley, S. (1989). *Adolescent Violence Toward Parents*. *Journal of Marriage and the Family*, 51, 699-711.
- Baudelaire, K., Bourcier, G. et Girardon, N. (2002). *Le Centre Communautaire d'Accueil et de Soins pour Adolescents (CCASA) ou le soin aux adolescents dans un centre de crise*. *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, 50, 568-570.
- Bergeret, J. (2000). *Psychologie pathologique: Théorie et clinique*. 8<sup>e</sup> édition, Paris: Masson, Collection Médecine et psychothérapie.
- Byrne, J.M. (1990). *The Future of Intensive Probation Supervision and the Intermediate Sanctions*. *Crime and Delinquency*, 36(1), 6-41.
- Cabot, B. et Perreault, P. (1998). *Agir dans l'arrêt d'agir: Savoir-faire et savoir-être*. Les Centres jeunesse de Montréal, site Boscoville.
- Charles, A.V. (1986). *Physical abused parents*. *Journal of Family Violence*, 1, 343-355.
- Coleman, J. et Roker, D. (2001). *Supporting parents of teenagers: A handbook for professionals*. Philadelphie: Jessica Kingsley Publishers.
- Cottrell, B. (2001). *Violence à l'égard des parents: Les mauvais traitements infligés aux parents par leurs adolescents*. Ottawa: Unité de la prévention de la violence familiale, Santé Canada.
- Debesse, M. (1936). *La crise d'originalité juvénile*. Paris: PUF.
- Dodge, K.A. (1985). Facet of social interaction and the assessment of social competence in children. In B.H. Schneider, K.H. Rubin, J.E. Ledingham (Eds). *Children's peer relations: issues in assessment and intervention*. New-York: Springer-Verlag.
- Dumas, J. (1999). *Psychopathologie de l'enfant et de l'adolescent*. Paris, Bruxelles: Département De Boeck Université.
- Duvauchel, M. (1995). *Lien entre le développement des habiletés de négociation interpersonnelle et les interaction conflictuelles parents-adolescents*. Essai de maîtrise en éducation spécialisée, Université du Québec à Trois-Rivières.



- Fericelli-Broun, F. (2002). *Travail de guidance auprès des parents d'adolescents et de jeunes adultes en difficulté psychique*. Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence, 50, 577-582.
- Fraser, G. (1995). *La relation parents-adolescents: Comment les parents peuvent-ils en tirer le meilleur parti?* Ottawa: Le Centre national d'information sur la violence dans la famille, Santé Canada.
- Fraser, G. (1995). *La relation parents-adolescents: La vie selon l'adolescent*. Ottawa: Le Centre national d'information sur la violence dans la famille, Santé Canada.
- Guindon, J. (1971). *Les étapes de la rééducation*. Paris: Éditions Fleurus.
- Golse, B. (2001). *Le développement affectif et intellectuel de l'enfant*. 3<sup>e</sup> édition, Paris: Masson, Collection Médecine et psychothérapie.
- Grana Gomez, J.L., Andreu, J.M., Rogers, H.L. et Lasprilla J.C. (2003). *Structural Dimensions of the Social Representation of Aggression*. Social Behavior and Personality, 31 (3), 223-236.
- Henggeler, S.W., Hanson, C.L., Borduin, C.M., Urey, J.R. (1986). *Multisystemic treatment of juvenil offenders: Effects on adolescent behavior and family interaction*. Developmental Psychology, 22(1), 132-141.
- Henggeler, S.W., Melton, G.B., Smith, L.A., (1992). *Family preservation using multisystemic therapy: An effective Alternative to incarcerating serious juvenil offender*. Journal of Consulting and Clinical Psychology, 60 (6), 953-961.
- Houzel, D., Emmanuelli, M., Moggio, F. (2000). *Dictionnaire de psychopathologie de l'enfant et de l'adolescent*. Paris: Presse Universitaire de France.
- Knox, M.S., Carey, M.P. Kim, W.J. and Marciniak, T. (2004). *Treatment and changes in aggressive behavior following adolescents' inpatient hospitalisation*. Psychological Services, 1, 92-99
- Kratcoski, P.C. (1984). *Perspectives on intrafamily violence*. Human Relations, 37, 443-453.
- Laborit, H. (1994). *La légende des comportements humains*. Paris: Flammarion.
- Leblanc, M. (1990). *Le cycle de la violence physique: Trajectoire sociale et cheminement personnel de la violence individuelle et de groupe*. Criminologie, 23, 41-74.
- Leichtman, M., Leichtman, M.L., Cornsweet Barber, C., Neese, T. (2001). *Effectiveness of intensive short-term residential treatment with severely disturbed adolescents*. American Journal of Orthopsychiatry, 71(2), 227-235.

- Linda, A. Reddy, Arnold, P. Goldstein. (2001). *Aggression replacement training: A multimodal intervention for aggressive adolescents*. Residential treatment for children and youth., 18, 47-61
- Lussier, M. et al. (2001). *Programme AD-AGR-A (Adolescents-Agressifs-Action): Quand l'intervention passe par l'entraide*. Implanté au centre jeunesse de Québec entre 1996-1999.
- Martin, F. (1999). *Évaluation d'un programme d'entraînement aux habiletés sociales pour des élèves du secondaire présentant des troubles du comportement et des difficultés d'apprentissage*. Mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, Sherbrooke, Québec.
- Meichenbaum, D. (2006). *Psychothérapie des adolescents: Travailler en collaboration avec les familles*. Atelier VAMPM-02 présenté dans le cadre du congrès 2006 de l'ordre des psychologues du Québec.
- Messier, C. (1990). *Les troubles de comportements à l'adolescence et leur traitement en centre d'accueil de réadaptation à la suite d'une ordonnance de protection*. Criminologie, 23, 7-39.
- Mireault, G. et Lussier, M. (2000). *Évaluation du programme Adolescents-Agressifs-Action*. Implanté au centre jeunesse de Québec entre 1996-1999.
- Moon, M.M., Sundt, J.L., Cullen, F.T., Wright, J.P. (2000). *Is child saving dead? Support for juvenile rehabilitation*. Crime and Delinquency, 46, 38-60.
- Moore, K., Moretti, M.M., Holland, R. (1998). *A new perspective on youth care programs: Using attachment theory to guide interventions for troubled youth*. Residential Treatment for Children and Youth, 15(3), 1-24.
- Morash, M. et Rucker, L. (1990). *A critical look at the Ides of boot camp as correctional reform*. Crime and Delinquency, 36(2), 204-222.
- Moretti, M.M., Holland, R., Peterson, S. (1994). *Long term outcome of an attachment-based program for conduct disorder*. Canadian Journal of Psychiatry, 39(6), 360-370.
- Nadeau, N. (1992). *D'où vient l'agressivité?* Intervention, 92, 6-13.
- Peeters, J. (1997). *Les adolescents difficiles et leurs parents*. Traduction: Guellinck, M-J. Paris : De Boeck & Belin.
- Pelletier, D., Beaulieu, A., Grimard, A. et Duguay, L. (1999). *Les adolescents qui agressent leurs parents*. Revue Canadienne de Psycho-Éducation., 28(2). 171-185.
- Piaget, J. (1964). *Six études de Psychologie*. Paris: Denoël.

- Piaget, J. (1967). *La Psychologie de l'intelligence*. Paris: Armand Colin.
- Pauzé, R., Joly, J., Yergeau, É., Toupin, J., Touchette, L. (2005). *Évolution des jeunes et des familles desservis par le programme crise-ado-famille*. Rapport de recherche. Agence régionale des services de santé et sociaux de la Montérégie. Document téléaccessible à l'adresse <[http://www.grise.ca/documents/publications/rapport\\_volution\\_cafe\\_final.pdf](http://www.grise.ca/documents/publications/rapport_volution_cafe_final.pdf)>.
- Potvin, P., Massé, L., Veillet, M., Goulet, N., Letendre, M. et Desruisseaux, M. (1994). *Prends le volant: Programme pour développer les habiletés sociales et l'auto-contrôle des adolescents ayant des troubles du comportement*. 2<sup>e</sup> édition, Trois-Rivières: Université du Québec à Trois Rivières.
- Power, K.G. et Beveridge, L. (1990). *The effects of custody in a Scottish detention center on inmates self-esteem*. International Journal of Offender and Comparative Criminology, 34 (3), 177-186.
- Redl, F. et Wineman, D. traduction française par Lemay, M. (1964). *L'enfant agressif: Tome 1, le moi désorganisé*. 4<sup>e</sup> édition, Paris: Éditions Fleurus.
- Robert, P. (1977). *Dictionnaire: Le petit Robert*. Rédaction revue, corrigée et dirigée par A. Rey et J. Rey-Debove (1984). Paris-XI.
- Shantz, C.U. (1983). Social Cognition In J.H. Flavell et E.M. Markman (Eds). *Handbook of child psychology: Cognitive development*. 3, 495-555, New-York: Wiley.
- Staats, A.W. (1986). *Behaviorisme social*. Behaviora.
- Statistique Canada, Le Quotidien (2004). *Le Juristat: Statistiques de la criminalité au Canada, 2003*, vol. 24, n° 6. Site téléaccessible à l'adresse <<http://www.statcan.ca>>. Consulté le 21 mars 2006.
- Touchette, L. (2002). *Approche écosystémique de l'inadaptation*. Note de cours, Département de psychoéducation, Université de Sherbrooke, Sherbrooke, Québec.
- Touchette, L., Gendron, C., Simard, C. et Pauzé, R. (2005). *Crise-Ado-Famille-Enfance: Programme d'intervention immédiate et intensive pour les jeunes et les familles en crise*. Les Centres de santé et de services sociaux de la région de la Montérégie. Document téléaccessible à l'adresse <[http://www.rsss16.gouv.qc.ca/Menu\\_Droite/2campagnes\\_regionales/Programme\\_Cafe\\_detaille.pdf](http://www.rsss16.gouv.qc.ca/Menu_Droite/2campagnes_regionales/Programme_Cafe_detaille.pdf)>.
- Thibault, M. (1995). *Les comportements violents des adolescents envers leurs parents*. Essai de maîtrise en éducation spécialisée, Université de Sherbrooke, Université du Québec à Hull.

Vitaro, F. et Gagnon, C. (2003). *Prévention des problèmes d'adaptation chez les enfants et les adolescents: Tome II: Les problèmes externalisés*. Sainte-Foy: Les presses de l'Université du Québec.